

Lettres inédites sur Rio de Janeiro et diverses esquisses littéraires...

. Lettres inédites sur Rio de Janeiro et diverses esquisses littéraires.... 1872.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUEZ ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment possible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.



LETRES INÉDITES

SUR

RIO DE JANEIRO

ET DIVERSES

ESQUISSES LITTÉRAIRES

PAR

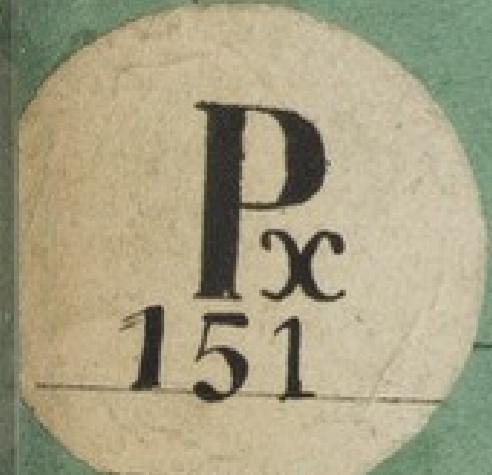
M^{lle} VIRGINIE-LÉONTINE B...

REPRODUCTION INTERDITE

ÉVREUX

IMPRIMERIE LITHOGRAPHIQUE DE MONNIER

—
1872





LETTRES INÉDITES
SUR
RIO DE JANEIRO
ET DIVERSES
ESQUISSES LITTÉRAIRES

P_{xc}
151

ОДИНАДЦАТЬ



издания

LETTRES INÉDITES
SUR
RIO DE JANEIRO
ET DIVERSES
ESQUISSES LITTÉRAIRES
PAR
M^{me} VIRGINIE-LÉONTINE B...



—
REPRODUCTION INTERDITE

—
ÉVREUX
IMPRIMERIE LITHOGRAPHIQUE DE MONNIER

—
1872



18

ОРИГИНАЛ. ЗА ОДН

ЗАПЛАЧУ ТЫ

ЗАПЛАЧУ ТЫ

18

... а ЗИТДОВИ-ЭИКАЛУ

ЯТИЯЕТИ ИОГАНДОНН

2781

VOYAGE A RIO DE JANEIRO

CHÈRE FAMILLE,

Laissez-moi d'abord vous presser sur mon cœur avec effusion. Grâce à Dieu, ce cœur qui vous aime tendrement, qui pense si souvent à vous, bat encore sous ma poitrine ! Mon père, ma mère et moi nous avons échappé à tous les dangers, bravement supporté toutes les fatigues d'une longue navigation, de sept semaines. Depuis le 2 courant, nous couchons sur la terre ferme. Quel bonheur ! de ne plus sentir son lit ballotté par le roulis et le tangage qui nous berçaient parfois avec si peu

de ménagement que, par un mouvement instinctif, je tâtais bien vite ma tête pour m'assurer qu'elle n'avait pas été rejoindre mes pieds. Nous n'entendons plus la cloche de quart qui m'avait tant effrayée dans les premiers jours, la prenant, sous l'émotion d'un brusque réveil au milieu de la nuit, pour une cloche d'alarme et me figurant qu'il faudrait bientôt abandonner notre navire pour entrer dans la barque à *Caron*.

Ah ! chers amis, que de grandes et belles choses nos yeux ont contemplées depuis notre embarquement au Hâvre. Pour jouir à notre aise de l'admirable spectacle de la mer et du firmament constellé d'étoiles, pour saluer encore une fois à l'aurore les côtes de France, nous passâmes, en traversant la Manche, la première nuit sur la dunette et l'entrepont. La brise était bonne, nous filions quatorze noeuds à l'heure, et le vent, au sifflement lugubre, s'engouffrait si violemment dans les voiles, qu'on eût dit à chaque instant qu'elles allaient se déchirer. Avec quelle grâce ! quelle majesté ! notre navire se balançait et s'enfon-

çait dans les flots bouillonnants. A l'avant sa faible lueur, se projetant sur les vagues, leur donnait une teinte argentée; dans le lointain, à de rares intervalles, un feu protecteur nous rappelait la terre : c'était un phare étincelant comme une étoile au-dessus du grondant abîme. Comme nous priâmes Dieu avec ferveur, cette nuit-là, pour tous ceux que nous aimons en France, que nous venions de quitter avec tant de regret, et pour qu'il nous protège ainsi que les autres passagers!

Comment vous peindre notre admiration, notre extase pour mieux dire, en face des splendides levers et couchers de soleil des tropiques, de ces teintes si pures, si riches, si lumineuses qui doraienr et enflammaient l'horizon et les vagues! en contemplant l'immense océan sous ses divers aspects : tantôt calme, uni comme un miroir reflétant l'azur du ciel ; tantôt soulevant doucement ses gros flots moirés ou les déroulant en rivières de diamants. Nous avons vu ces flots d'azur s'entrechoquer avec fureur, former des mon-

tagnes d'écume et de profonds abîmes où notre navire paraissait près de s'engloutir; mais, après avoir oscillé, il reprenait bien vite son équilibre et avançait toujours vers la terre du Brésil.

Nous quittions souvent la dunette pour le gaillard d'avant. Là, adossés aux ancles ou au cabestan, comme le matelot de quart nous étions en vigie pour tâcher d'apercevoir une voile dans le lointain. Mon père avait des yeux de lynx pour les découvrir, mais trois semaines s'écoulèrent sans qu'il eût le bonheur d'en pouvoir signaler une : les rencontres sont rares en plein océan. Nous nous amusions beaucoup à voir s'élever de la mer des nuées de poissons volants, dont le vol est assez singulier et qui venaient pour leur malheur se reposer sur nos cordages, d'où les marins les poursuivaient, les traquaient. Il leur arrivait d'en faire sécher au soleil pour les manger. Le régal n'était pas fameux ; leur chair m'a paru peu appétissante. Les requins, les marsouins, les souffleurs montraient parfois leurs têtes au-dessus de l'onde,

l'agitaient autour de nous, ce qui rompait un peu la monotonie de cet interminable parcours. Les galères, véritables fleurs liquides, irisées comme des bulles de savon, surnageaient par milliers sur l'écume des flots dont elles sont formées.

Notre traversée fut belle ; mais au tropique du Cancer nous eûmes à essuyer des pluies torrentielles, et nous vîmes des trombes s'élever de la surface des eaux. Enfin, tout voyage a un terme. Quelques damiers, quelques papillons nous annoncèrent l'approche de la côte. Ce mot : terre, d'un effet magique en mer, retentit à nos oreilles ; nous saluâmes la terre du Brésil et entrâmes dans la rade de Rio de Janeiro, tant vantée à juste titre par tous les navigateurs. Deux ou trois forts (*dont l'un sert de prison*) défendent l'entrée de cette baie, admirablement protégée par la nature et d'une vaste étendue. Des chaînes de montagnes, le *Pain-de-Sucre* entre autres, nommé ainsi pour sa forme conique et que le pied humain n'a pu gravir jusqu'au sommet, et le *Corcovado (bossu)*, au pic le plus élevé ; des

roches granitiques, sur lesquelles croissent de chétifs arbustes et plantes d'une sombre verdure, se déroulent en amphithéâtre à l'horizon. D'élegantes *chacaras* (*maisons de campagne*), entourées de jardins où les orangers, citronniers, bananiers, myrtes et lauriers roses entremêlent leurs feuillages, leurs fleurs et leurs fruits d'or, d'élegantes chacaras, dis-je, sont disséminées sur le sommet et le versant des collines. La ville s'étend à leur pied. Rio de Janeiro, bâtie sur un sol plat, dont toutes les rues sont coupées à angles droits, avec ses petites maisons blanches ou bizarrement peintes, surmontées de terrasses et couvertes en tuiles; ses clochers d'église se découplant sur l'azur du ciel, ses croix de monastères s'élevant des hauteurs, Rio de Janeiro est d'un aspect très-pittoresque. En face, l'île *Das Cobras* apparaît toute riante, toute coquette avec ses gracieux panaches de verdure que couronnent les bastions d'une citadelle.

Le 2 août était jour de fête. (*On les multiplie beaucoup à Rio.*) Tous les navires étaient

pavoisés ; les pavillons hissés nous faisaient reconnaître qu'un grand nombre de nations y étaient représentées. Les forts se saluaient à coups de canon. Des musiciens, glissant sur des barques légères, envoyoyaient au vent leurs joyeux refrains. Les cloches des églises y mêlaient leurs sons grêles et secs comme un tam-tam chinois. Un soleil resplendissant sur un ciel limpide éclairait tout l'ensemble de ce vaste panorama.

Maintenant, chers amis, quelques détails sur notre débarquement. Le navire cesse d'avancer ; l'ancre est jetée. Des barques s'approchent : c'est la visite de la *Douane*, puis celle de la *Santé*. La santé, elle est au milieu de nous ; nous n'avons, Dieu merci, aucun malade à bord ; ces messieurs n'emportent que nos saluts respectueux. Voici encore d'autres barques s'avançant vers nous à force de rames. Celles-là sont pleines de parents, d'amis qui viennent chercher des passagers. Qu'ils sont heureux ! On s'embrasse, on se regarde pour s'embrasser encore ; les paroles s'entrecroisent à travers les baisers, les rires

et les larmes. On se hâte de prendre quelques bagages et l'on part joyeux.

Notre tour arrive enfin. On détache du clipper une petite embarcation. Deux matelots se font un plaisir de nous conduire à terre avec trois autres passagers. Nous sommes bien émus en touchant le sol du Brésil. Hélas ! nous sommes si loin de notre pays et de ceux qui nous sont chers ! Nous quittons la main amie du pauvre matelot, mais pas une autre, du rivage, ne se tend vers nous !!!

Il faut à présent s'occuper de mille détails, et nous ignorons le premier mot de la langue portugaise. Un bon et complaisant Français attaché au consulat, attendant en ce moment un passager, comprend nos embarras, se met à notre disposition. Mon père accepte ses offres de service. Il nous initiera un peu aux lois et coutumes du pays, nous guidera dans les formalités à remplir. Pour le moment, rien de plus pressé que de nous conduire dans un bon hôtel, où nous serons, nous assure-t-il, fort bien sous tous les rapports. C'est de là que je vous écris, chers amis. Nous y reste-

rons encore quelques jours, jusqu'à ce que nous trouvions un appartement ou une maison à notre convenance. Nous n'avons pas lieu de nous plaindre; pourvu que l'on fasse bon marché des *mille réis* (*monnaie du pays, de la valeur de près de trois francs*), on trouve ici : bon souper, bon gîte et le reste, voire même des nègres empressés pour le service des *beaux blancs*.

Les oranges abondent à Rio comme les pommes en Normandie. Elles sont sucrées, juteuses et nous rafraîchissent délicieusement. Nous en mangeons presque à tous les repas, malgré le dicton brésilien qui en proscrit la consommation le soir. Au surplus, je vais vous le traduire : « L'orange mangée le matin vaut de l'or, à midi de l'argent, et le soir du plomb. » Quel dommage ! que ces excellents fruits ne puissent supporter une longue traversée, nous vous en eussions envoyé une caisse.

Cette lettre n'est pas encore partie; elle sera plus d'un mois à vous parvenir, et je voudrais qu'elle fût déjà entre vos mains,

sachant combien vous nous portez d'intérêt et avec quelle impatience vous attendez de nos nouvelles. Espérons qu'à l'époque où elle vous parviendra, elle vous trouvera en parfaite santé.

Adieu, chère famille ; recevez les embrassements les plus affectueux de vos dévoués amis.

Rio de Janeiro, 6 août 1857.

BIEN CHERS AMIS,

Mille fois merci de l'empressement que vous avez mis à nous répondre. Sur une terre étrangère, qu'une lettre du pays, de l'amitié, fait de bien ! Elle nous rassure sur votre santé, qui continue à être bonne. De votre côté, vous vous réjouissez beaucoup de notre heureuse arrivée; vous en avez remercié Dieu ; comment vous en témoigner notre reconnaissance ? Vous ajoutez avec la bienveillante indulgence de l'affection : « Nous avons lu et

relu votre lettre, chère Léontine; vos descriptions nous ont intéressés, mais vous ne nous parlez pas du baptême de la Ligne? Cette grotesque fête n'aurait-elle pas eu lieu à bord de votre clipper? » Pardon, chers amis; mais ma première lettre était bien longue, convenez-en, et voulant vous donner quelques détails sur cette plaisante cérémonie, je me proposais de traiter ce sujet une autre fois. Je vais satisfaire aujourd'hui votre curiosité.

La veille de la fête, 14 juillet, vers le soir, nous fûmes tout surpris de voir tomber au pied du grand mât une pluie de haricots et de pois en guise de dragées. C'était une libéralité du dieu *Neptune*, grimpé dans le grand hunier et qui prenait possession du navire. Il héla le capitaine à l'aide d'un porte-voix en s'écriant : « A moi l'empire de la mer avec ses habitants et toutes ses richesses; à moi ces frêles esquifs qui osent s'aventurer sur mes ondes perfides. » Il ne restait plus au capitaine qu'à s'incliner en captif soumis, ce qu'il fit de la meilleure grâce du monde. Le lendemain, à mon réveil, je vous avouerai

franchement que j'appréhendais fort le moment de l'immersion. Il ne se fit pas attendre. A peine étions-nous sur pied, que des gendarmes venaient nous chercher dans nos cabines, et malgré notre résistance, il fallut céder à la force, monter lestement sur l'entre-pont et nous diriger à tribord vers la tente dressée au pied du gaillard d'avant. Là, chaque passager entrait à son tour pour recevoir sa douche, ressortait quelques instants après, ruisselant de la tête aux pieds, la joue droite blanchie par un meunier, la gauche noircie par un ramoneur. Poursuivi par un pompier, visé encore par lui impitoyablement au dos, le malheureux se sauvait enfin à toutes jambes sans demander son reste, aux bruyants éclats de rire des autres passagers, auxquels un même sort était réservé, ce qui consolait un peu *charitalement* les premières victimes. Le déjeuner fut égayé, comme vous devez le penser, par les souvenirs du matin. « Oh ! la plate figure ! Que j'étais laid ! pouvait s'écrier à bon droit chacun de nous. » Entre le déjeuner et le dîner, le cortége s'or-

ganisa. Il fit deux ou trois fois le tour du bâtiment. En tête marchait le dieu *Neptune*, armé de son trident, puis, le vénérable *père Tropique* à la longue barbe blanche, sa femme et leurs descendants. Le meunier, le ramoneur, etc., les suivaient. Enfin, maître *Aliboron* (*il y a toujours à bord un marin de bonne volonté pour accepter ce rôle*), roué de coups par son conducteur, se vengeait par ses ruades et ses bruyants : hi ! han ! et terminait la marche. Chacun rentra ensuite dans sa cabine et fit sa toilette pour le dîner du soir. Il fut gai, animé et nous parut excellent. Le dernier mouton et quelques volailles avaient été réservés pour ce grand jour. Des conserves de légumes et entremets sucrés complétèrent le menu. Au dessert, il fallut subir le baptême du capitaine. Il arrosa les dames de champagne, les visant à la tête, sans ménagements pour les fleurs et dentelles de leurs coiffures. On porta des toasts : A la France ! au capitaine ! aux dames ! aux passagers ! à l'équipage ! On fit une collecte pour les marins. On chanta,

comme au bon vieux temps, romances et chansonnettes; les vagues emportaient nos accents et nos joyeux rires, et les petits jeux de société se prolongèrent jusqu'à plus de minuit.

Maintenant que vous voilà bien renseignés, chers amis, nous allons reprendre notre récit au point où nous l'avons laissé, c'est-à-dire attendant dans un des bons hôtels de Rio le moment d'en pouvoir partir; notre bourse y étant écorchée vive.

Quelques jours après notre arrivée, nous nous rendîmes au consulat de France pour le visa de nos passe-ports et autres formalités. Nous fûmes présentés, par l'obligeant employé dont je vous ai parlé dans ma première lettre, au chancelier, M. Taunay, exerçant cette fonction depuis un grand nombre d'années, à la satisfaction de nos compatriotes, dont il est l'appui, la Providence sur cette terre étrangère! Sous un abord flegmatique se cache en lui l'âme la plus compatissante et la plus généreuse, comme s'il voulait dissimuler sous une enveloppe de glace toute la

bonté, toute la charité de son cœur. L'excellent homme se réserve à peine le nécessaire, tant les occasions de rendre service sont multipliées pour lui !

Après cette visite, nous priâmes encore notre complaisant *cicerone* de nous indiquer les moyens de louer un appartement ou une maison, ne voulant plus rester à l'hôtel. Il nous fournit tous les renseignements désirables, nous conseillant de rechercher les hauteurs, de fuir la ville basse, dont l'air concentré et les émanations, causées par le manque d'égouts et les détritus de toutes sortes, jetés dans quelques coins de la baie et du rivage, sont insalubres et souvent funestes aux arrivants. Deux ou trois jours après, il nous procurait une petite maison délicieusement située, d'où l'on découvre une partie de la ville et de la rade, à Ladeira do Castello de San José (*montagne du Castel*). En portugais, on mange les *a* et les *o* qui terminent les mots. Ils passent très-bien sans étrangler, ces *o* là. On prononce donc : Ladeir d Castel. Nous sommes installés dans cette maison

depuis la mi-août, et nous nous y plaisons beaucoup. Notre santé est assez bonne. Nos transpirations nous aident à supporter la chaleur. Il faut dire aussi que la brise (*viracaò*) qui s'élève de mer deux fois par jour, rafraîchit la température ; et puis c'est le printemps du pays.

Nous nous habituons à la nourriture, qui est assez abondante et variée, mais d'un prix généralement élevé. Au surplus, l'argent est plus déprécié ici qu'en France : mille réis (*près de 3 fr., vous vous en souvenez*) sont considérés comme 1 fr. chez nous. Il y a peu d'espèces monétaires en circulation, mais en revanche une infinité de petits billets ; il y en a même de mille réis seulement. Une lourde monnaie de cuivre, appelée *vintem*, sert aux plus petites dépenses journalières.

Deux mots maintenant sur l'importante question des subsistances. Le pain vaut une dizaine de sous la livre. On en mange peu ; les plus gros ne dépassent pas le poids de deux livres. On en fait d'aussi petits que des gâteaux de Nanterre. La viande de bœuf est

assez bonne et d'un prix modique; mais les bouchers ne savent pas la débiter avantageusement et vendent aux mêmes conditions les premiers ou les derniers morceaux. Le veau est rare et fort cher; c'est vous dire que le laitage est d'un prix exorbitant. On fait peu d'élèves dans le pays; les troupeaux de bœufs viennent de loin et ont à supporter un parcours difficile et fatigant. Le beurre demi-sel fin de Hollande (*c'est celui qui supporte le mieux la traversée, conservé dans des vessies*), le beurre demi-sel, dis-je, vaut de trois à quatre francs la livre, et, à cause de sa cherté, on le remplace souvent dans la préparation des aliments par de la graisse de *peccari* (*porc*). Les volailles, nourries de maïs, donnent des œufs excellents et ont une chair délicate. Il y a de très-belles espèces de poissons, de petites huîtres et des crevettes d'une grosseur extraordinaire. Les patates douces (*trop sucrées peut-être*) remplacent avantageusement les pommes de terre. Ces dernières viennent du Portugal et abondent sur les marchés de la ville. La *carne secca* (*viande*

sèche) et les *feigaôs*, petits haricots noirs d'un goût excellent, qu'on saupoudre de manioc cru (*tapioca*), jouent un grand rôle dans l'alimentation. Quant aux fruits indigènes, je ne vous en ferai pas la nomenclature, elle serait trop longue ; je vous dirai seulement que les oranges et ananas, les fritures de bananes et les confitures sèches de goyave nous régalent beaucoup ; que le sirop de tamarin nous réconforte l'estomac. Pour notre boisson, nous remplaçons le vin par un mélange d'eau, de sucre naturel (*cassonade*). Les Brésiliens ne font pas usage de sucre raffiné. Nous ajoutons à ce mélange quelques tranches de limons verts et une ou deux cuillerées à café de *cachaça* ou *parati* (*esprit de canne à sucre*) par verre d'eau. Ce breuvage à la fois tonique et rafraîchissant nous fait beaucoup de bien. Au dessert, nous prenons un verre de porto. Comme boissons chaudes : du café, du chocolat ou du *cha* (*thé*) ; le mot est plaisant, n'est-ce pas ? Quand ma mère veut rire, elle aime à me dire : « Mon petit chat, veux-tu du cha ? »

Vous voyez, chers amis, que nous ne menons pas une vie d'anachorète. Nous soignons nos fièvres, soyez-en sûrs. Parlons à présent du revers de la médaille : des fléaux, des calamités, des dangers qu'offre ce beau pays. Nous avons payé notre tribut à la souffrance par les incessantes piqûres de moustiques à tête noire. Nous en avons eu la figure et les membres enflés, tigrés, surtout moi. Quelle irritation ! Quelle démangeaison ! Quel ennuyeux bourdonnement ! Quelles insomnies ! Ces voraces petits insectes se jettent avidement sur la chair fraîche, c'est-à-dire sur les nouveaux débarqués. Ils finissent par laisser dormir paisiblement les indigènes, dont l'épiderme est moins délicat. Nous les entendons bourdonner chaque soir autour de nos moustiquaires ; mais ils commencent à nous connaître, et puis, attrape, attrape, les gros papillons de nuit sont enveloppés dans la gaze. Autres choses. On nous a recommandé : 1^o de ne pas sortir tout de suite après une pluie abondante, de laisser sécher l'humidité de la terre, parce qu'un érysipèle ou

une enflure aux jambes pourrait être la conséquence de cette imprudence; 2° de visiter souvent nos pieds, dans la crainte que les biches (*bichos*) s'y introduisent. Les biches? allez-vous dire. Qu'est-ce que ces animaux? Ils ne doivent guère ressembler à ceux que nous voyons gambader au Jardin des Plantes. En effet, mes amis, réduisez-les d'abord aux proportions microscopiques. Les biches sont de petits vers bruns qui rongent la chair des pieds et ne causent qu'un léger chatouillement qui n'est pas désagréable. Mais si vous n'avez pas soin de les extirper, d'introduire dans la cavité du tabac en poudre ou de la chaux pour les empêcher d'y revenir, ils se reproduiront dans votre chair, la creuseront, la mineront toujours au point que la marche vous deviendra insupportable ou impossible. C'est ce qui arrive aux pauvres nègres, marchant nu-pieds (*c'est le signe de leur esclavage*) et ne prenant aucune précaution. Ils finissent par avoir des jambes et des pieds d'éléphant qu'ils traînent péniblement, jusqu'à ce qu'ils aillent, hélas! les étendre sur

quelque lit d'hôpital pour y achever leur dur pèlerinage !

Des coléoptères de la couleur et de la grosseur des hennetons (appelés *baratas*) viennent souvent se noyer dans l'eau de votre pot-à-eau ou cuvette ; heureux quand ils ne tombent pas dans vos aliments ! Leur tache sur le linge est indélébile. Les araignées se traînent sur vos murailles. Les rats d'eau emplissent vos égouts ; les lézards, les mille-pattes s'y montrent quelquefois. Les goupihos (*je ne réponds pas toujours, chers amis, de l'orthographe des mots portugais*), les goupihos, autre espèce de vermisseaux, s'en prennent aux écrivains et aux femmes ; ceci mérite explication : Sans se soucier de la science et de l'esprit des uns, de la coquetterie des autres, ils rongent les livres, dévorent le linge fin, la dentelle. Une dame nous montra un jour, d'un air désolé, une petite caisse de batiste, broderies, dentelles, le tout en morceaux, lacéré en quelques mois par ces microscopiques insectes dont la fécondité est prodigieuse. Je crois entendre vos exclama-

tions : « Ah ! quel pays ! quel pays ! Qu'on est heureux de vivre en France ! » — A tout cela, mes amis, il y a des dédommages. Sous ce ciel éclatant et limpide, on ne se lasse pas d'admirer les grands effets de nature, les sites pittoresques, les riants paysages ; en un mot, cette luxuriante végétation des tropiques, sur laquelle les colibris, les oiseaux-mouches, les papillons, les insectes les plus variés, piergeries vivantes sous les feux du soleil, se posent, s'alimentent en réjouissant les airs. Des myriades de mouches (*vagaluz*), aux ailes d'émeraude et d'or, plus brillantes que nos vers luisants, voltigent souvent le soir dans la campagne et même autour des habitations. Nous en avons vu de près, montés en parure de bal ; mais, une fois morts, ces phosphorescents insectes perdent en partie leur éclat.

Terminons ce journal ; j'aurai encore, par la suite, à vous entretenir de bien des choses, mais je ne voudrais pas vous fatiguer par des récits d'une trop longue haleine.

Adieu, bons et bien chers amis. Au bon-

heur de recevoir de vos nouvelles ; parlez-nous longuement de vous, de la France, de nos amis communs. Ma mère et moi, nous vous embrassons avec une tendresse que nous voudrions pouvoir mettre sur vos joues plutôt que sur le papier. Mon père, à travers l'espace, vous tend une main amie.

Bien à vous pour la vie.

Rio de Janeiro, le 6 décembre 1857.

BONS ET BIEN CHERS AMIS,

Vous nous en voulez, n'est-ce pas, d'avoir laissé partir plusieurs paquebots sans leur confier une lettre à votre adresse ? Vous nous accusez d'oubli, d'indifférence, peut-être ? Il n'en est rien pourtant. Nous allons plaider notre cause, vous exposer les circonstances atténuantes, afin de regagner vos bonnes grâces.

D'abord nous avons différé pour rendre

notre lettre plus intéressante; plus on voit, plus on a de choses à raconter. Celui qui n'a rien vu n'a rien à dire aussi. Et puis nous avons été malades, ma bonne mère et moi, à tour de rôle.

Un matin, je voulus me lever vers six heures, comme de coutume, je n'en eus pas la force. Ma tête était brûlante, mon cœur fort malade, un tremblement convulsif agitait tous mes membres. J'étais atteinte du terrible fléau qui fait chaque année des victimes à Rio, dans la jeunesse surtout, de la fièvre jaune, enfin. Un léger vomitif, un purgatif, une diète absolue et les soins dévoués, la tendre sollicitude de mes bien aimés parents me mirent bientôt hors de danger; mais ma convalescence fut longue et la faiblesse générale assez persistante. J'étais à peine rétablie quand ma bonne mère, épuisée par les émotions, la fatigue et le changement de climat, s'alita à son tour. Sa maladie ne prit aucun caractère de gravité; quelques jours suffirent à son rétablissement.

Repronons à présent nos petites descriptions topographiques.

Depuis dix mois que nous habitons la capitale du Brésil, nous en avons exploré tous les quartiers sans y trouver un monument bien remarquable, sauf le superbe aqueduc de la *Carioca*, d'une demi-lieue de longueur, alimentant la ville d'une eau limpide et pure, s'échappant de la montagne du *Corcovado*. Le Palais impérial est une vaste et irrégulière construction d'assez mauvais goût. La Bourse, due à un architecte français, ne manque pas d'élégance. L'Hôtel-de-Ville, l'Académie et le Musée, réunis sur la place Santa-Anna, offrent à l'œil un effet agréable. Nous parlerons à part des églises. La ville possède deux ou trois théâtres dont un construit sur le modèle de San-Carlos de Lisbonne ; un vaste arsenal situé au bas d'une colline sur le sommet de laquelle s'élève le riche monastère de *San-Bento*. L'Hôpital, ouvert aux deux races, dirigé par les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, et l'Hospice des aliénés, sont de beaux monuments très-agréablement

situés. Le Jardin public de Rio, orné d'épais massifs de verdure, mais où les fleurs de parterre font complètement défaut, est décoré d'une large terrasse de marbre s'avancant sur la rade, d'où le point de vue est enchanteur, et d'une fontaine de bronze, œuvre artistique d'un esclave, digne d'être citée.

Deux mots sur les maisons. Elles sont étroites comme les rues, peu élevées et profondes afin d'y laisser pénétrer le moins possible les brûlants rayons du soleil, blanchies à la chaux (*faite de coquilles de mer brûlées*), et décorées de petites persiennes vertes qui reposent intérieurement la vue en tamisant le jour. Leurs terrasses ou balcons permettent aux habitants d'y respirer l'air le matin et le soir. Chose singulière : les maisons n'ont pas de sonnettes ; on a l'habitude ici de frapper plusieurs fois dans ses mains pour avertir de sa présence. Dans la rue *Do Ouvidor* (*la rue Vivienne de Rio de Janeiro*), se trouvent quelques beaux magasins français dont l'éclat le soir attire les promeneurs. Il y a des jours dans l'année où

la foule s'y porte. Rien n'est plus amusant que de voir les senhoras, la tête ornée de plumes, de fleurs ou de dentelles, y étaler leurs bras cuivrés et leurs maigres épaules.

Depuis notre dernière lettre, chers amis, nous avons fait quelques excursions charmantes aux environs : à *San-Christavaò*, résidence de l'empereur, dans un site pittoresque et aéré, à *Catète, Gloria, Botafoço, San-Domingo*, etc., où s'élèvent les riantes demeures des plus riches habitants de la ville. Celles-là, souvent décorées de portiques, de peintures et de faïences de diverses couleurs, sont entourées de jardins où les plus beaux arbustes et fleurs de serre, si chétifs dans nos contrées, étaient à l'air libre leur riche et luxuriante parure. Après la fermeture de la Bourse et de la Douane, les négociants de Rio prennent la *barca* (*bateau à vapeur*), traversent l'admirable baie, trajet d'une heure au plus qui les distrait et les rafraîchit beaucoup, et viennent dans ces belles *chacaras* se délasser auprès de leurs familles du tracas des affaires.

Nous avons assisté à plusieurs cérémonies religieuses et fêtes nationales, entre autres à celle qui se célèbre avec éclat dans les premiers jours de septembre, à l'anniversaire de l'indépendance du Brésil. Pendant trois soirées, les monuments et maisons sont brillamment illuminés, les rues enguirlandées, les feux d'artifice et flammes du Bengale s'élèvent des hauteurs. A cette occasion nous eûmes le plaisir de voir l'empereur, à la taille imposante, au coup d'œil d'aigle ; l'impératrice, éblouissante de diamants, saluant la foule avec son affabilité habituelle, et toute la cour, sortant d'un salut solennel, célébré le soir de l'anniversaire, dans la cathédrale *Da Candelaria*.

Cette nuit-là (*7 septembre, je crois*), Dom Pedro, humain comme Titus (*soumis, pour le maintien de l'esclavage que déplore sa grande âme, à la constitution du pays*), content de lui-même et bénissant son opulence, peut s'écrier : « Mes amis, je n'ai pas perdu ma journée ! » car il a affranchi, sur sa cassette particulière, deux cents nègres des deux sexes !

Nous avons suivi la longue procession du Vendredi-Saint. Elle se fait à ciel ouvert et parcourt le centre de la ville. Le clergé de toutes les paroisses et les corporations religieuses : bénédictins, capucins, etc., y figurent. Sur des tréteaux portés à bras sont représentées, d'une manière plus grotesque que digne, les quatorze stations du Chemin de la Croix, ce qui rappelle un peu les Mystères de la Passion de nos premiers dramaturges. On nous annonce pour la fin du mois une procession fort belle et plus curieuse encore, en l'honneur du Saint-Sacrement et de Saint-Jean, patron de Rio. Les communautés, les pensions, les blanches vierges couronnées de roses et bannières déployées ; une Sainte-Madeleine, les cheveux épars dans l'attitude de la douleur, une Sainte-Véronique, un Saint-Jean-Baptiste ; des anges, des chérubins, aux jupes de gaze, aux ailes diaphanes, étincelants de diamants et de pierreries (*prêtés par les mères pour cette solennité*), et sautillant tantôt sur un pied, tantôt sur un autre, comme s'ils tou-

chaient à peine la terre et étaient prêts à remonter aux cieux, doivent grossir, dit-on, le long cortége qui fera le tour de la ville. Sous le dôme d'azur, au pied de cet amphithéâtre de collines, en face de la baie, que ce cortége sera beau !

Parlons maintenant des églises.

Sans style architectural proprement dit, sans chapelles latérales, sans vitraux ni œuvres d'art, les dorures, les fleurs, les lumières, qui y sont prodiguées, ressortent sur la mate blancheur des murs. Là, pas une chaise dans la nef; les hommes se tiennent debout pendant la durée des offices, les femmes à genoux, assises par terre ou sur les marches des autels. Rien de simple comme les cérémonies où la voix des orateurs de la chaire se fait rarement entendre. On en est réduit à se sermonner soi-même, et vous savez, avec quelle indulgence on a l'habitude de le faire ! avec quelles verges on se châtie ! Comme on est ingénieux à trouver des prétextes pour conserver ses petits ou ses grands défauts. Mais revenons à notre sujet. Ni

suisse, ni bedeau, ni prêtre ne sollicitent votre offrande, l'état pourvoyant à tous les frais du culte. Les négociants de la ville, heureux de desservir la messe, remplissent souvent les fonctions d'enfants de chœur. Là, tous les rangs sont confondus, plus de démarcation dans la maison de Jésus-Christ, l'esclave est à côté de sa maîtresse. On voit ces pauvres négresses, pour lesquelles notre sublime religion n'est encore qu'un vain formalisme où les pratiques superstitieuses tiennent la plus large place, on les voit, dis-je, en entrant et en sortant, s'asperger d'eau bénite, faire de grands signes de croix, baisser dévotement leur pouce droit en marrottant des prières dont elles ne comprennent pas le sens.

Les Brésiliennes de la haute classe adoptent le noir pour l'église. Les plus âgées se couvrent la tête d'un voile de dentelle comme les Andalouses, et les plus jeunes y font admirer leurs riches chevelures d'ébène, relevées avec beaucoup d'art et de coquetterie, car les femmes restent nu-tête

comme les hommes (*c'est l'usage*). La première fois que nous entrâmes dans un saint temple, ma mère et moi nous conservions notre chapeau d'après la coutume française, mais on vint presque aussitôt nous frapper sur l'épaule en nous invitant d'un geste à nous découvrir. Chose singulière que l'usage, où le même sentiment de respect fait adopter ici ce qu'on rejette là. La bonne intention heureusement est tout aux yeux de Dieu.

Pour les toilettes de ville, les Brésiliennes (*au teint cuivré, aux yeux noirs et vifs, de taille moyenne et d'une belle prestance*), suivent les modes d'été françaises, à une année près, peut-être. On vend dans le pays, à très-bon marché, des étoffes de mousseline et d'organdi avec lesquelles on confec-tionne de charmantes robes à volants, dont les dessins cependant ne sont pas toujours de bon goût. Les *Senhoras* s'en parent jusqu'à ce qu'elles soient défraîchies, et les laissent ensuite trainer dans la boue par leurs négresses qui usent leurs défroques. Le blanc

est la couleur favorite de ces dernières, comme faisant mieux ressortir l'ébène de leur peau et leurs formes superbes. Quand elles ont, avec une robe blanche, au cou et aux bras des colliers et bracelets de verroterie, elles s'imaginent que leur toilette ne laisse rien à désirer.

Je vous dirai, chers amis, que je n'ai pas encore eu occasion d'assister ici à la cérémonie d'un mariage. Ma bonne mère fût plus favorisée. Un soir qu'elle traversait vers neuf heures la belle place du *Campo Machado*, elle y vit sortir, d'une des plus opulentes demeures, un brillant cortége se dirigeant vers l'église. Elle s'empressa d'y entrer. La fille d'un sénateur allait s'unir à un jeune homme appartenant à l'une des plus riches familles du pays. Les assistants étaient nombreux. Les habits brodés étincelaient, les décosations, les croix de diamants constellaient bien des poitrines. Les dames, dans les plus élégantes toilettes de bal (*il devait avoir lieu après la bénédiction nuptiale*), les dames, dis-je, remplirent bientôt la nef. A un

moment donné, quand l'orgue faisait entendre ses plus douces harmonies, que l'encens s'élevait de l'autel en nuages odorants. de la hauteur d'une galerie, une pluie de roses effeuillées vint tomber sur les époux. Idée gracieuse et touchante ! Puissent les roses de l'hymen être pour eux sans épines comme celles-là !

Du commencement passons à la fin de l'existence de l'homme, parlons des convois, enterrements. En général, ils n'ont pas à Rio, cette imposante gravité, ce lugubre aspect qui symbolise si bien chez nous les souffrances et les mystères de la mort, les déchirements, les amertumes de la séparation !!! Souvent les hommes les suivent à cheval à cause de l'éloignement des cimetières. En voyant une cavalcade escorter une voiture courant la poste, dont l'intérieur est tendu d'une étoffe rouge, blanche, noire ou violette, etc., suivant l'âge et le sexe du mort qu'elle recouvre, on a peine à se figurer qu'on se trouve en présence d'un convoi funèbre. Ceux des enfants sont gais

à l'œil. Ils me rappellent ces beaux vers de Reboul :

Que personne dans ta demeure
N'obscurcisse ses vêtements ;
Qu'on accueille ta dernière heure
Ainsi que tes premiers moments.
Que tous les fronts soient sans nuage,
Que rien ne révèle un tombeau ;
Quand on est pur comme à ton âge,
Le dernier jour est le plus beau !

Je passe brièvement sur ce sujet, car je désire, avant de clore ma lettre, vous entretenir encore, chers amis, d'une délicieuse journée, passée la semaine dernière au Jardin botanique, à deux lieues de Rio. Tous les étrangers y viennent admirer la plus belle avenue de palmiers qui existe dans le monde. Environ cent cinquante palmiers de haute cime, régulièrement plantés, tous d'égale hauteur ou à peu près, produisent à l'œil un effet enchanteur. Deux petites avenues transversales de palmiers de moyenne taille coupent la grande allée par le milieu, et aboutissent au rond-point, décoré d'une fon-

taine jaillissante rafraîchissant de ses ondes cristallines ces légers éventails de verdure, mollement agités par la brise. Enthousiasmés, ravis, tantôt nous nous éloignions, tantôt nous nous rapprochions pour mieux jouir de la perspective, nous croyant transportés par quelque puissance magique au milieu d'un palais d'Orient; l'écorce, régulièrement rayée de ces arbres majestueux, imitant les colonnes d'un temple. Nous promenions nos regards du sommet à la base de chacun d'eux, les admirant tour à tour, quand ma bonne mère aperçut, au milieu de l'avenue, quelque chose qui reluisait aux rayons du soleil. Ce quelque chose qui ne bougeait plus, qui avait été mortellement atteint à la tête... était... un serpent corail, mes amis, dont ma bonne mère s'empara aussitôt pour enrichir notre collection d'histoire naturelle. Nous vous le montrerons, car nous le conservons précieusement dans l'esprit-de-vin; malheureusement sa belle couleur rose commence à pâlir.

Nous visitâmes avec intérêt les autres

parties du Jardin botanique, ses arbustes, ses plantes aromatiques et médicinales, ses gracieux massifs de bambous, ses pièces d'eau, etc. Le soleil déclinait à l'horizon quand nous le quittâmes. Il était temps de regagner nos pénates, car au Brésil il y a presque égalité de jour et de nuit, et l'une succède à l'autre par une brusque transition, sans crépuscule. Nous fîmes néanmoins une halte à moitié route, dans un endroit enchanteur, pour nous reposer et prendre une collation. Que ne suis-je artiste ! Que n'ai-je pu esquisser ce délicieux coin de paysage pour le joindre à ma lettre et vous l'envoyer aujourd'hui, chers amis !! Une chaîne de collines, couronnées de coquettes villas, y estompe l'horizon et fuit avec lui. Au pied, dans l'encaissement d'un petit plateau, l'azur du ciel se reflète dans l'eau limpide d'un lac, qu'un rempart naturel de rochers protège d'un côté contre les flots de l'Océan. Nous les entendions gronder, mugir, bondir et se briser en nappe d'écume au pied de cette digue qui semble leur dire : « Vous n'irez pas plus

loin, vous ne troublerez pas cette eau paisible! » Quel contraste! Quelle imposante grandeur! Ici, le silence. Là, le bruit! Ici, le repos. Là, le mouvement! Ici, le calme. Là, la tempête! N'est-ce pas l'image des destinées humaines? les unes douces, tranquilles et pures; les autres agitées, troublées, sans cesse soulevées par les passions orageuses!!

Il est temps de revenir à ce qui vous concerne, mes amis. Vous le savez, pour la fin les pensées les plus chères. Comment avez-vous passé l'hiver? Votre gros calorifère a-t-il remplacé longtemps pour vous la chaleur solaire qui continue à nous écraser? Mettez-nous toujours au courant de votre santé, de vos peines et de vos plaisirs. Ah! comme vos bonnes et amicales causeries nous manquent!

Adieu, croyez à tous nos sentiments de vive affection et de dévouement.

A vous de cœur.

7 Juin 1858, Rio de Janeiro.

BIEN CHERS AMIS,

Votre bonne et affectueuse lettre qui répond à toutes nos demandes nous eût rendus bien heureux, si l'état de santé de M^{me} R... avait été meilleur. Vous avez passé fort tristement la plus grande partie de l'hiver, chère madame et amie, gardant le lit ou la chambre. Votre charmante fille a été pour vous une vigilante garde-malade aussi intelligente que dévouée, et je suis sûre que ses bons soins ont contribué, autant que les ordonnances du docteur, à votre rétablissement. Celui-ci vous avait prescrit les bains et les eaux du Mont-Dore. Avez-vous fait en famille ce charmant voyage? Vous en êtes-vous bien trouvée? En avez-vous profité pour aller à Clermont et à Riom revoir vos parents et amis? Toutes ces choses nous intéressent vivement, mais nous ne sommes pas près d'en avoir réponse. Il faut savoir attendre. Nous aussi, nous avons voyagé depuis notre

dernière lettre. Je vais vous entretenir dans celle-ci, bien chers amis, de notre séjour dans deux *fazendas* (*fermes, plantations.*)

Il faut vous dire que nous avons formé ici d'agréables relations avec quelques familles françaises et brésiliennes. A force d'instances, désireux aussi de connaître l'intérieur du pays (*nous sommes, vous le savez, d'intrépides voyageurs*), nous nous décidâmes un jour à aller retrouver l'une de ces familles dans sa riche et vaste plantation d'E... N... à cinq ou six lieues de Rio.

Nous prîmes le chemin de fer, descendîmes à la deux ou troisième station, où une voiture nous attendait pour nous conduire à la fazenda. Nous fûmes reçus avec une grande cordialité par la bonne famille T... G... R... composée d'une respectable tante, de ses deux neveux et de sa nièce. L'aîné, âgé de trente à trente-deux ans, vrai fazender, n'aimant que la campagne et la chasse, gère l'établissement; le second, plus délicat, bon et doux jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, préfère le séjour de la ville et

s'occupe à Rio de la vente des produits coloniaux. La jeune fille, d'une beauté froide et sévère, a quatorze ans. Le deuil est dans cette demeure qu'un double malheur a frappé récemment : depuis le commencement de l'année les jeunes gens sont orphelins.

On s'empressa de nous conduire à nos chambres, très-simplement meublées comme presque tous les intérieurs brésiliens, d'où le confortable est banni comme inutile et même incommode. Les besoins sont si peu nombreux sous ce riant climat. Des lits durs comme étant moins chauds; des sièges de canne, fauteuils à bascule pour se balancer, canapés pour y faire la sieste; des verroteries sur des guéridons (*il n'y a pas de cheminées*), composent à peu près tout l'ameublement. Un piano, sur lequel on tapote des airs de danse, occupe toujours au salon la place d'honneur.

A deux heures on servit le dîner, composé de mets abondants et variés : de poisson, de viande, de légumes et entremets préparés par une mulâtre, excellente cuisinière. Nous

remarquâmes que ces messieurs, en galants chevaliers, baisaient la main de leur tante au commencement et à la fin du repas. La conversation était un peu difficile entre nous et se bornait à des monosyllabes. Nous connaissons maintenant bien des mots portugais sans pouvoir encore lier nos phrases. La famille n'est guère familiarisée avec la langue française; la tante ne comprend presque rien. Mais les gestes devaient bientôt suppléer aux paroles et nous permettre d'échanger nos idées.

Nous visitâmes les bâtiments de la fazenda dans laquelle s'exercent diverses industries. On y fabrique des briques, des tuiles. De longs chariots, attelés de bœufs, viennent, en gémissant sous la charge des cannes à sucre, alimenter sans cesse le moulin de la vaste sucrerie. La canne à sucre broyée est jetée aussitôt dans une énorme chaudière, entretenue en ébullition par un ardent foyer qu'on n'éteint ni jour ni nuit. A cinq heures du soir, la cloche rassemble là tous les nègres de la plantation. La distribution commence : chacun tend à son tour sa noix de coco pour

y recevoir du jus de canne bouillant, dans lequel on jette une ou deux poignées de manioc pulvérisé, pour donner un peu de consistance à ce liquide. Le pain est pour les esclaves un aliment presque inconnu, que les enfants se disputaient dans la poussière ou dans la boue, quand la jeune T... C... R... s'amusait, du haut du balcon, à leur en jeter devant nous quelques bouchées. *La carne secca, les feigaôs, les pommes de terre et le manioc* composent leur nourriture. Presque tous, cependant, élèvent des poules pour avoir des œufs. C'est vraiment touchant et risible de voir le soir ces pauvres bêtes groupées sur le seuil de chaque case en attendant le retour du maître. Jamais elles ne se trompent de porte. Il y a là encore des favorisés et des déshérités, des pauvres et des riches. A quel degré de l'échelle sociale n'en trouvera-t-on pas? Tandis que les uns sont les heureux possesseurs de cinq ou six volatiles, les autres n'en ont que deux ou trois, même une seule ou pas du tout.

Avant le coucher du soleil, nous nous ren-

dîmes au potager. La tante Dona M... tenait à nous en faire les honneurs le premier jour de notre arrivée, car elle en est fière à juste titre ; les légumes de France y sont cultivés avec succès. Jugez, chers amis, de nos exclamations joyeuses en les apercevant. Nous les saluâmes, comme de bonnes et vieilles connaissances que nous croyions perdues et que nous retrouvions inopinément pour nous rappeler les repas de famille et d'amis. Loin de son pays, tout parle au cœur et au souvenir !! Les plants de fraises rougissaient et parfumaient la terre, et les concombres, citrouilles, melons, pastèques, nous faisaient venir l'eau, ou pour mieux dire le jus à la bouche. Il y vint quelque chose de meilleur encore : de bon café *moka*, qu'une négresse nous apporta sur un plateau d'argent.

A sept heures, nous entendîmes sonner l'*Angelus*. Nous nous rendîmes à la chapelle avec nos aimables Brésiliens. Les nègres des deux sexes, au nombre de près de trois cent cinquante, y compris les enfants, vinrent nous y retrouver pour la prière du soir. Cette

chapelle, dans laquelle se trouvent des fonts baptismaux pour les nouveau-nés de la fazenda, est desservie les dimanches et jours de fête par un chapelain de l'ordre de Saint-Benoît, résidant aux environs. La coutume patriarchale qu'ont ces riches planteurs, de se réunir chaque soir pour prier en commun, nous eût semblé fort touchante, si l'attendrissement eût été possible, si nous n'eussions eu, aussitôt les premières formules achevées, les oreilles déchirées par les cris discordants (*les uns rauques, gutturaux; les autres perçants, aigus*) de ces centaines de voix sauvages entonnant à pleins poumons leurs chants et leurs litanies. J'en frémis encore en y pensant. On se serait cru plutôt avec des animaux féroces, qu'avec les hommes les plus malheureux de la terre, demandant au Tout-Puissant des forces et de la résignation pour supporter le poids de leurs chaînes. En sortant de la chapelle, chacun vint défiler à son tour devant les seigneurs et maîtres, s'inclina humblement devant eux en appelant la bénédiction de Dieu sur leur demeure. O mes amis!!!

quelle chose immorale, monstrueuse, dégradante que l'esclavage ! courbant l'homme sous le joug comme une bête de somme ; brisant en lui les droits de la nature, les liens sacrés de la famille. L'esclave, rayé de la société comme un paria, n'est plus une individualité, indépendante dans sa volonté, encourant la responsabilité de ses actes devant Dieu et devant les hommes, c'est un numéro, un chiffre qui doit s'accoupler, multiplier, reproduire pour grossir le capital du maître ; ses bras sont des machines, fonctionnant pour l'enrichir. Ah ! quand sous cette chair, souvent flagellée et meurtrie, bat un cœur d'homme bondissant sous les coups ; quand une pensée, intelligente et libre, éclaire ce front humilié, jaillit en étincelles de flamme dans ces yeux ardents, quelles souffrances ! quelles tortures morales ! Dans cette âme oppressée, quelle lutte incessante entre la révolte et la résignation pour accepter cet odieux esclavage, sans chercher à tout prix à en briser la chaîne ! Quand donc sera-t-il aboli sur tous les points du globe ? Quand

donc l'admirable doctrine de la fraternité humaine, scellée d'un sang divin, sera-t-elle le trait d'union entre les races, entre les peuples ?

Revenons à nous, heureux mortels, qui avons le bonheur d'être blancs.

Le bain de chacun de nous était préparé ; il était temps de l'aller prendre avant l'heure du souper. A neuf heures, on nous servit un repas substantiel et copieux comme le dîner, arrosé de vins de France et d'Espagne. Quel changement dans nos habitudes frugales ! Il faut s'habituer à E... N... à digérer en mangeant et en dormant. N'ayant pas un estomac d'autruche, un semblable régime eût fini par nous étouffer. En rentrant dans nos chambres, nos pieds s'embarrassèrent dans une natte, étendue dans le corridor, en travers de notre porte. « C'est le lit de la négresse attachée à votre service, nous dit en souriant Dona M... ; vous le voyez, elle sera à votre disposition la nuit comme le jour. » Nous la remercions avec reconnaissance, en nous promettant bien toutefois de ne pas troubler

le sommeil de la pauvre femme sans une impérieuse nécessité. Le lendemain matin, on nous servit pour notre déjeuner une tasse de chocolat à la crème. Quel délicieux chocolat! Le cacao est un produit de la fazenda, et vous ne sauriez croire à quel point sa finesse et sa saveur sont exquises, lorsqu'il est broyé aussitôt qu'il vient d'être récolté.

Nous profitâmes pendant deux ou trois semaines de la généreuse hospitalité de cette famille, variant nos promenades toutes les fois que le temps le permettait. Tantôt nous dirigions nos pas vers les bois d'alentour, tantôt vers les plantations, entrant quelquefois dans les misérables huttes des pauvres nègres, éclairées seulement par la porte. Heureusement qu'on ne connaît pas au Brésil les rigueurs de l'aquilon et qu'il n'y a pas d'inconvénient à la laisser ouverte. Une troupe de petits négrillons en lambeaux nous suivait presque toujours dans ces excursions, en sautant joyeusement autour de nous.

Un matin, notre déjeuner fut troublé par l'arrivée de deux ou trois esclaves qui vinrent

raconter à leurs maîtres qu'un des leurs s'était enfui, pendant la nuit, en emportant sur une mule quelques sacs de café et de sucre: En apprenant cette nouvelle, la figure de l'aîné des fazenders s'empourpra, ses yeux lancèrent des éclairs. « Allez me chercher mes bottes éperonnées », cria-t-il à une négresse. Et, pendant qu'elle s'empressait d'exécuter cet ordre : « Vite, vite, dit-il à un des esclaves, « réunissez cinq ou six d'entre vous les plus « agiles à la course; qu'ils se tiennent prêts « à partir dans les directions que je vais leur « indiquer, et sellez mon meilleur cheval. » Une demi-heure après, senhor T... C... R... enfonçait les éperons dans le ventre de sa monture et partait bride abattue. Le malheureux nègre, marron, traqué comme une bête fauve dans les bois d'alentour, fut découvert quelques heures après et ramené pieds et poings liés à l'habitation. Le lendemain, des hommes de justice vinrent à la fazenda pour instruire l'affaire et s'emparer du larron. Mais leurs démarches furent inutiles: en pénétrant dans la case où il avait été enfermé, on vit

son corps se balancer dans le vide. Le malheureux s'était pendu à l'aide de son mouchoir. Ce triste événement nous impressionna vivement.

Parlons de choses plus agréables.

Une après midi, en marchant à l'aventure, nous aperçûmes un bassin peuplé de crocodiles, de crapauds, de lézards et creusé au pied d'une verdo�ante colline. Nous la gravîmes. Elle nous conduisit sur une terrasse ou plate-forme, traversée par un ruisseau limpide. Le plus délicieux paysage s'offrit alors à nos regards. Nous planions sur des champs de cannes à sucre, sur des bois ombreux éclairés des feux du soleil couchant. Quelques bœufs paissaient dans la vallée; d'autres, attelés aux chariots et courbés sous le joug, accomplissaient lentement sous l'aignillon de l'esclave le labeur quotidien. Des collines boisées, doucement voilées de légères brumes, dessinaient à l'horizon leurs formes vaporeuses. Avant de s'endormir, la nature s'épanouissait dans un dernier rayonnement plus suave, plus charmant que tout l'éclat du jour.

Nous suivîmes la plate-forme. O surprise ! un bel étang frais, mystérieux, ombragé de grands arbres, la terminait. Nous vîmes des ailes de pourpre, d'azur, d'émeraude et d'or se rafraîchir dans l'onde, se croiser dans l'air ou voltiger sur les branches. Mais ce fut un mirage. Les perroquets, les toucans, les tangaras (*hôtes de ces lieux solitaires*), en apercevant des figures humaines venant troubler leur paisible retraite, se sauvèrent à tire d'ailes. Quelle violence il fallut se faire pour s'arracher de cet Eden !

Avant de passer à un autre sujet, je ne veux pas omettre la narration d'un pélerinage que nous fîmes à deux lieues d'E... N... pour y invoquer une Notre-Dame-de-Grâce, dans une petite chapelle construite au milieu d'un bois. Nous partîmes après le coucher du soleil pour jouir de la fraîcheur du soir. Les dames, entassées avec deux ou trois nègresses dans un de ces longs chariots servant au transport des cannes à sucre, et gémissant plaintivement sur l'essieu à chaque tour de roues. On avait eu soin d'en garnir l'intérieur

de matelas sur lesquels nous étions mollement assises. Devant nous marchait un noir armé d'un aiguillon pour stimuler notre paisible attelage.

Qu'en dites-vous? Voilà ce qui s'appelle voyager à l'antique, comme les rois fainéants.

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans... Paris.

Ah bien oui! il faut maintenant dans Paris des tilburys, des phaétons trainés par de fringants coursiers et légers comme le vent, au risque de s'y rompre le cou.

Quatre bœufs attelés promenaient dans les solitudes d'Amérique, qui?... Vos indolentes amies se livrant au charme du doux *far niente*.

Ces trois messieurs caracolaient autour de nous sur des chevaux plus vigoureux qu'élégants. Les cailloux, les ornières et fondrières des chemins, détremplés par des pluies précédentes, ralentissaient souvent notre marche et nous donnaient des soubresauts qui excitaient nos rires. La nuit était complète quand

nous arrivâmes au lieu de pélerinage. La pureté, le calme, la fraîcheur embaumée de l'air, les ombres mystérieuses des arbres de la forêt, les pâles et doux rayons de la lune à travers le feuillage, la magnificence du ciel étoilé, tout prédisposait l'âme au recueillement et à la rêverie.

Après avoir invoqué avec ferveur la blanche madone, nous repartîmes, éclairés seulement dans notre marche solitaire par ces brillantes mouches d'or dont je vous ai parlé. Ces lueurs, se déplaçant à chaque instant, jaillissaient autour de nous comme des nuées d'étincelles. Je vivrais cent ans que je n'oublierais jamais cette nuit enchantée.

Maintenant, mes amis, parlons d'un autre voyage à la freguezia de C..., à une vingtaine de lieues de Rio. Tous les modes de transport : bateau à vapeur, chemin de fer, diligence, mule, furent successivement employés par nous dans ce trajet d'une journée. Accompagnés d'un membre de la famille D... chez laquelle nous nous rendions, nous prîmes dès l'aube le bateau à vapeur. En le

quittant, on n'a qu'une enjambée à faire sur une étroite jetée pour monter dans les wagons du chemin de fer, baignés par les flots. Nous descendîmes à *Pétropolis*, embellie par un château impérial où dom Pedro vient rarement et quelques élégantes constructions. A l'hôtel où nous déjeunâmes, nous prîmes la diligence. Elle contourna les montagnes de la *Serra*, sur une large et belle route, creusée, tracée de main d'homme dans d'énormes masses de granit; travail gigantesque, couronnant les efforts et les sueurs de plusieurs générations d'esclaves. Nous découvrîmes bientôt toute la vallée, perdant de vue les détails pour jouir d'un merveilleux ensemble. Quelques cascades naturelles descendent de ces montagnes et venaient avec fracas se précipiter à nos pieds au fond des ravins. Ici, des troncs d'arbres renversés sur d'impétueux torrents; là, d'énormes lianes s'enlaçant aux branches et aux feuillages, courant en guirlandes d'une rive à une autre. Dans le lointain, de verdo�antes prairies, de riantes perspectives. De distance en distance, sur une

longueur d'un ou deux kilomètres, la route poudreuse que nous suivions est bordée d'ananas. Une main bienfaisante les a-t-elle placés là pour rafraîchir le voyageur? Quoi qu'il en soit, l'idée est heureuse, et la vue de ces excellents fruits surprend agréablement.

A l'endroit où nous quittâmes la diligence, nous trouvâmes les mules sellées et bridées attendant leurs cavaliers. Les jeunes filles de la fazenda de C... nous avaient promis, pour ma mère et moi, l'envoi de leurs habits de cheval; le guide nous les remit en effet, mais elles avaient oublié les chapeaux, le plus important du costume, car le soleil dardait à plomb sur notre tête et nous brûlait la figure. Nos petits chapeaux fermés nous garantissaient faiblement. Ici, chers amis, la chose devient comique et tourne au *Don Quichotisme*. Hissée sur ma monture, je pris le parti d'ouvrir mon parapluie. On ne se sert pas d'ombrelles au Brésil; elles seraient insuffisantes pour préserver les habitants des rayons solaires. Le parapluie change seulement de nom suivant les circonstances. Quand il

pleut, c'est un *Guarda Chuva*, quand il fait beau, un *Chapéo de sol*.

Je me décidai donc à ouvrir mon parapluie ou chapeau de soleil. Cette ombre brune, suspendue au-dessus de la tête de ma mule l'effraya singulièrement. Elle partit sans attendre les autres, en cherchant par ses ruades à se débarrasser de son ennuyeux fardeau. Je tins bon. On courut après elle, on ne tarda pas à la rattraper, à la ramener. On la rendit docile, et nous n'eûmes plus lieu de nous plaindre l'une de l'autre, puisqu'elle me conduisit à bon port. Après ce petit incident, la caravane se mit en marche. Hélas ! quel pénible, fatigant et périlleux voyage ! Que de fois nous recommandâmes notre âme à Dieu, croyant notre dernière heure arrivée !! Nous avions à supporter les chaleurs tropicales des côtes découvertes, à en gravir et à en descendre les pentes. Nous bordions quelquefois des précipices à pic de cent cinquante à deux cents pieds, en suivant des chemins si étroits que deux mules n'eussent pu y marcher de front ; aussi notre guide était-il

obligé de pousser d'effroyables cris, répétés par les échos d'alentour, pour s'assurer qu'aucun voyageur n'était déjà engagé dans la voie. Les mules ont le pied sûr, fort heureusement ; il faut se confier à elles sans chercher à les diriger, ce que nous fîmes.

Un grand dédommagement nous était réservé : l'oasis au milieu du désert ; nous eûmes le bonheur de traverser une forêt vierge. Je n'essayerai pas, chers amis, de vous exprimer le délice qui rafraîchit nos sens en pénétrant sous ces mystérieux ombrages et ces dômes de verdure. Il faudrait, pour s'en faire une idée, avoir souffert autant que nous de la soif et de la chaleur. Comment vous décrire l'aspect grandiose, le pèle-mèle, le beau désordre d'une forêt vierge ? Partout d'informes débris, la décomposition, la ruine, la mort s'allient à la fécondité, aux richesses de la plus exubérante végétation. Comment vous parler de la majesté de ces arbres gigantesques dont les cimes se perdent dans les nues ? de la grâce de ces lianes qui s'enlacent, se suspendent aux branches, courrent en fes-

tons, en guirlandes d'un tronc à un autre; de ces épais massifs de toutes formes et de toutes couleurs exhalant leurs parfums enivrants; de ces magnifiques orchidées montrant partout dans la verdure leurs fleurs éclatantes; de ces mousses balançant mollement leurs touffes légères aux sommets les plus élevés; de ces oiseaux aux brillants plumages, se posant sur les flexibles lianes ou voltigeant sur les branches? Sur votre tête l'enchantedement et la vie, à vos pieds le désordre, le chaos, la ruine, la mort. D'inextricables ronces se croisent en tous sens, embarrassent tous les chemins, s'accrochent aux plantes et aux feuillages; des débris de racines, de troncs, de branches d'arbres, de plantes, pourris par le temps, jonchent le sol; d'énormes fondrières, où rampent les bêtes venimeuses, interceptent le passage.

Déchirés par les ronces, mais la tête rafraîchie et les yeux charmés, nous quittâmes la forêt pour retrouver l'éclat du jour et arrivâmes enfin vers le soir à la fazenda de C... Nous fûmes présentés, par notre conducteur,

à tous les membres de la famille D... Le père, la mère et sept enfants la composent. La dernière fille a une quinzaine d'années, l'aînée vingt-quatre. Elle doit épouser prochainement un commis voyageur français.

Ces braves planteurs mènent, dans ces agrestes solitudes, une vie monotone, chétive, parcimonieuse, la récolte du café suffisant à peine à leurs besoins. Le manioc, le riz, les feigaôs et pommes de terre leur tiennent lieu de pain, mais on en avait fait heureusement ce jour-là pour régaler les *bons Français*. Quelques parents du voisinage avaient été conviés à ce repas d'arrivée. La poule au riz et le peccari rôti furent tout ce que la famille put nous offrir de meilleur. Nous bûmes du café qui nous parut assez bon pour du Rio, car vous n'ignorez pas qu'il a un goût de terroir bien prononcé, auquel il faut s'habituer.

Comment lier conversation avec nos Brésiliens? Nous baragouinions le portugais; eux, moins bien encore le français. Sauf le fils ainé, qui se rend fréquemment à Rio pour la

vente des cafés, la famille ne quitte guère l'habitation et reste complètement étrangère aux habitudes, aux agréments d'une vie civilisée. La mimique devait encore nous venir en aide comme à E... N... Les pat-à-qui, les pat-à-qu'est-ce abondaient dans chaque langue. Souvent, par empressement ou par amour-propre, on feignait de comprendre, répondant à tort et à travers, disant oui quand il fallait dire non, et *vice versa*. Malgré cela, nous étions les meilleurs amis du monde ; un salut ou un sourire faisait tout accepter.

Pendant notre court séjour à C..., nous eûmes la bonne fortune de dîner deux fois avec un médecin français, fort aimable et fixé dans ces parages depuis 1815. Sans famille, ce digne vieillard vit là bien tristement. Quel bonheur il éprouva (*bonheur vivement partagé par nous, du reste*) à serrer les mains à des compatriotes, à s'entretenir avec eux du beau pays de France !!

Le lendemain de notre arrivée et jours suivants, nous visitâmes les plantations sur les côtes avoisinantes. Nous y vîmes une cin-

quantaine de nègres des deux sexes, occupés, les uns à la récolte du café, les autres au transport des sacs ou à la criblure; mais, ayant appris que les onces et les tigres rôdaient quelquefois dans ces parages, nous n'osâmes plus nous y aventurer, dans la crainte de tomber sous leurs griffes, et nous ne quittâmes plus les alentours de l'habitation. On nous raconta qu'un mois avant notre arrivée, un nègre avait disparu subitement, et, qu'après de vaines recherches on avait fini par retrouver son corps, à demi-dévoré par ces féroces animaux. Ce n'était pas rassurant, comme vous voyez; aussi, malgré toutes les instances du père, de la mère et des enfants pour nous retenir à C..., nous profitâmes avec empressement du départ du fils aîné, rappelé à Rio, dix jours après notre arrivée, pour l'accompagner. Les témoignages d'affection de ces braves gens nous touchèrent profondément. Tous pleuraient en nous quittant. Pour ma part, ce fut avec un bien vif sentiment de regret que je me séparai d'une charmante enfant d'une dizaine d'années, à la

physionomie douce et expressive, à la voix caressante, à la peau blanche et fine, au teint frais comme une enfant d'Europe. Cette petite fille, cousine de la famille D..., et dont le père et la mère sont des planteurs résidant aux environs, est douée du plus heureux naturel. La voyant désireuse d'apprendre, j'aimais à lui répéter quelques mots de français; pour me témoigner sa reconnaissance sans être remarquée, aux heures de repas elle cherchait ma main sous la table pour la serrer dans les siennes et m'adressait un sourire angélique. Je reverrai souvent dans ma pensée cette intéressante figure que je ne pouvais regarder sans attendrissement. Pauvre enfant, mè disais-je, si bien faite pour connaître, sentir, penser et charmer, tu vas grandir dans l'ignorance; tu vivras inconnue, incomprise, et, comme une fleur sauvage, tu n'exhaleras tes suaves parfums que dans d'agrestes solitudes!

Notre trajet à dos de mulet jusqu'à la diligence fut moins long et moins périlleux. Nous suivîmes d'autres chemins.

Nous avons rapporté, comme souvenir de ce voyage, des plumes d'aigle que nous ferons monter à Paris. Nous vous en destinons une, chers amis, qui vous servira pour les signatures importantes, n'est-ce pas? L'oiseau a été tué sous les yeux de mon bon père. Sur une roche escarpée, il dévorait un pigeon; mais quelqu'un troubla la fête pendant qu'il était en train. Le malheureux fut aperçu du senhor D..., adroit tireur, qui revenait de la chasse. Il ajusta l'aigle aussitôt et l'abattit pour lui faire lâcher prise et expier son forfait.

Depuis notre dernière lettre du mois de juin, nous avons été, à plusieurs reprises, retenus chez nous par des pluies torrentielles et quelques violents orages. Pour vous donner une idée de la force et de la violence qu'ils ont parfois dans ces contrées, puisque nous en sommes sur ce chapitre-là, je veux encore, avant de vous quitter, vous parler d'une petite aventure arrivée à ma bonne mère et à moi (*je ne sais plus dans quel mois*).

Une après-midi, nous nous mîmes en route toutes deux pour aller rendre visite à des

Français demeurant à l'extrême de la ville. Le temps était beau ; un point seul semblait un peu menaçant : la *Tijuca* (*montagne derrière laquelle se forment les orages*). Nous pensâmes avoir le temps de faire notre visite et de revenir avant l'orage, si toutefois il éclatait sur Rio même. Sur notre parcours, nous entrâmes dans une église pour y prier et y admirer un riche maître-autel d'argent massif d'un beau travail, dont on nous avait parlé ; quand nous voulûmes sortir, il n'y fallait pas songer : une pluie diluvienne tombait, la rue était transformée en rivière, nous vîmes passer quelques bateaux. L'eau avait envahi les caves, les magasins des rez-de-chaussée, entraînant les marchandises légères qui se trouvaient sur son passage. En moins d'une heure le point menaçant de la Tijuca s'était étendu comme une avalanche, avait envahi le ciel dont toutes les cataractes semblaient ouvertes. Nous restions interdites sous le porche de l'église, ne pouvant prévoir le temps de notre captivité, lorsqu'on nous fit des signes de la maison d'en face. Quelques

instants après, deux nègres vinrent à nous, nous enlevèrent dans leurs bras vigoureux, sans tenir compte de nos vives récriminations, traversèrent la rue à gué et nous déposèrent chez leurs maîtres. Ceux-ci nous firent le plus aimable accueil, riant beaucoup de notre mésaventure. Ils nous présentèrent leurs enfants, qui vinrent avec empressement nous tendre amicalement la main, d'après la coutume du pays. Il est à remarquer que dans la plupart des familles brésiliennes, les filles sont en majorité; il n'y a souvent qu'un garçon sur quatre ou cinq filles. Celle-ci ne dérogeait pas. On nous servit une délicieuse liqueur, faite par la *senhora*. Beaucoup de Brésiliennes se livrent dans leur intérieur à la fabrication des *douces* (*confiseries*), qu'elles envoient vendre par leurs négresses sur les places et marchés. L'hospitalière famille ne consentit à nous laisser partir que lorsque les eaux de la rue furent entièrement écoulées. Le temps était redevenu serein et nous avions hâte de rentrer à la maison, pour rassurer mon père chéri, que notre absence prolongée

devait commencer à inquiéter. Nous traversâmes sans difficulté plusieurs quartiers; mais dans une partie basse, effondrée, le passage nous fut interdit de nouveau : les eaux s'y étaient amassées, nous nous trouvâmes en face d'une large mare. Les chevaux des cabriolets y nageaient jusqu'au poitrail, et les voyageurs qu'ils traînaient prenaient là un bain de surprise qui n'était rien moins qu'agréable. Comment faire? Nous ne pouvions nous décider à traverser à gué. Deux bonnes figures noires vinrent en riant et en montrant leurs dents blanches, s'offrir encore à nous pour nous tirer d'embarras. Bon gré mal gré, il fallut se décider et accepter leurs offres de service. Notre maison n'était plus qu'à deux cents mètres environ. Ils se procurèrent deux chaises qu'on voulut bien leur prêter dans une maison voisine pour porter deux *senhoras francezes*. Sur ce siège, soulevé légèrement par leurs bras vigoureux, nous traversâmes la mare.

Deux mille réis et quelques petits verres de cachaça, què leur versa mon père pour leur

témoigner sa reconnaissance en apprenant ce qui s'était passé, les rendirent joyeux et dispos.

Terminons, je ne dirai pas cette lettre, mais ce long journal. Que de temps il vous faudra pour enachever la lecture! Faites des coupures, chers amis, pour qu'il vous paraisse moins fatigant. Au surplus, pardonnez-moi sa longueur; c'est sans doute le dernier que vous recevrez de nous, c'est pourquoi j'ai voulu qu'il vous renseignât sur bien des choses. J'y travaille depuis longtemps. La santé de mon excellent père, jusqu'alors meilleure que la nôtre, s'altère depuis quelques semaines et réclame des soins et des ménagements; et puis les affaires qui, vous le savez, l'ont obligé d'entreprendre ce voyage, sont maintenant terminées. Ces motifs et l'ennui que nous éprouvons de notre pays et de nos amis nous déterminent à revenir plus promptement en France que nous le supposions. Nous allons nous disposer au départ, comptant nous embarquer dans les premiers jours de la nouvelle année. Vous prierez pour les

voyageurs, n'est-ce pas ? Ils vous aiment et désirent ardemment vous revoir. Si Dieu permet que nous arrivions à bon port, c'est de vive voix, au coin de votre cheminée, que nous vous entretiendrons encore de ce beau pays.

Adieu, bien chers amis ; au revoir, pour mieux dire. Au bonheur de vous embrasser, de vous serrer dans nos bras.

A vous de cœur pour la vie.

Rio de Janeiro, 7 novembre 1858.

FIN DU VOYAGE AU BRÉSIL

SUR L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867

LETTRE ADRESSÉE A UNE BRÉSILIENNE

Puisque vous ne venez pas cette année, comme une foule d'Américains, visiter notre grande capitale, je veux, chère amie, vous parler très-imparfairement de ce petit coin du monde, de ce point de Paris visité maintenant par les rois et les peuples, où tous les types, les costumes, les mœurs, les usages viennent se confondre, pour y admirer les produits de la terre, les merveilles de l'art et de l'industrie.

Entrons d'abord dans l'immense parc entourant le palais de l'Exposition, et dessiné avec ce goût parisien qui transforme et embellit tout, fait des prodiges, en un mot. Riantes pelouses, verdoyants massifs, rochers, eaux y bondissant en cascades, lacs, petites

rivières serpentant au milieu des gazons et des parterres de fleurs, tout cela, créé en quelques mois sur un terrain aride et nu, surprise, charme et repose agréablement la vue. D'harmonieux accords, par échos lointains, enchantent les promeneurs comme ces doux sons de harpes éoliennes, transmis par la brise. D'élégantes fontaines au frais murmure, des groupes, des statues décorent sentiers et avenues. Des phares aux mille facettes étincellent de toutes les couleurs du prisme. N'oublions pas les mâts vénitiens, les banderoles, les oriflammes et bannières flottantes. Pour compléter le pittoresque et magique effet du parc, des modèles de constructions de tous les pays, de tous les styles, vous initiant aux mœurs et aux coutumes étrangères, y sont disséminés partout : ici les coupoles, les dômes, les minarets, les mosquées vous transportent à Constantinople ; palais tunisien, mauresque, monuments égyptiens, bazar d'Arabes, kiosques et pavillons chinois ; ailleurs, villas espagnole, italienne, châlets suisses, maison russe et bien d'autres.

En vérité, l'illusion est complète : ici un Turc se promène nonchalamment en fumant sa chibouck ; là un Arabe, sur un dromadaire, parcourt quelques allées ; un autre sort de sa tente pour aller faire ses ablutions ; celui-ci se dirige vers la mosquée. Plus loin, on heurte un nègre, portant des rafraîchissements au palais tunisien. Dans ce pavillon, une Chinoise vous offre du thé ; dans celui-là, une gracieuse Espagnole vous propose une tasse de chocolat ; ailleurs encore, une gentille Suissesse vous présente ses produits. Ajoutez à cela ces milliers de visiteurs de toutes nations, aux costumes riches, élégants, simples, bizarres ou grotesques, qui s'entrecroisent, parlent, rient, boivent, mangent ou admirent ; et vous n'aurez encore, chère amie, qu'une faible idée du charme de ces lieux, véritables *Champs-Elysées* en un mot, c'est tout dire !

Nous arrivons au parc réservé ; allons visiter les belles serres qu'il renferme. Voici des arbres et arbustes de la zone torride : palmiers, cocotiers, bananiers, etc. Ils vous sembleraient bien chétifs, chère petite Brésilienne,

habituée à les contempler dans toute leur force et leur majesté, à vous abriter sous ces larges parasols de verdure; mais ils semblent beaux aux Européens. Si vous saviez que de soins, de précautions, de chauffage ils demandent, ces pauvres arbres, pour se développer loin des rayons du soleil de la mère-patrie! Semblables à ces chétifs enfants, privés du lait maternel, qui s'élèvent si difficilement.

Plus loin, les plantes aquatiques aux pétales humides et aux gracieux feuillages.

La collection d'orchidées est admirable. Que ces fleurs sont riches! Quelles formes bizarres et variées! Que ces couleurs ont d'éclat, de relief, de velouté! Il faut toujours à ces plantes une température tropicale; hâtons-nous, sortons de la serre, l'air nous manque, notre tête est brûlante; nous avons besoin de nous reposer dans le parc. Après avoir admiré les fleurs droites et raides sur leurs tiges comme l'orgueilleuse tulipe, voyons celles que le vent agite. Ces contrastes-là font plaisir. Examinons les beaux massifs de rosiers, d'œilletts, de géraniums, de pétunias, etc.

Une brise rafraîchissante nous caresse le front et nous envoie leurs délicieux parfums. Sur une petite éminence s'élève un rocher au flanc déchiré, à la pointe aiguë, et d'où l'eau jaillit par cascades en arrosant des plantes grimpantes. Pénétrons maintenant dans sa grotte. Grâce aux globes de feu qui l'éclairent, nous pouvons en examiner toutes les stalactites et les bizarres anfractuosités. La voûte, crevassée en quelque endroit, nous permet d'apercevoir encore une découpure du ciel. Descendons sans crainte l'escalier souterrain. Où va-t-il nous conduire ? Dans une autre grotte, éclairée aussi. Ces effets de clair obscur, ces jours artistement ménagés dans la meulière, vous laissant entrevoir comme dans un mirage des échappées du parc, vous charment et vous impressionnent. C'est une grotte enchantée ; allons-nous y voir quelque mystérieuse apparition ? — Elle est habitée par de petits navigateurs d'eau douce : des poissons qui y vivent et s'y agitent dans des espaces liquides. Des rochers, tapissés d'herbes marines, garnissent le fond de chaque tableau ;

d'épaisses glaces préservent les poissons de tout contact et nous permettent néanmoins de suivre dans l'eau leurs jeux, leurs mouvements, leurs molles ondulations. Ici des carpes, perches, brochets, tanches; là des anguilles; à côté des écrevisses et des tortues; plus loin de jolies petites dorades aux écailles de nacre, d'or et de feu.

Quittons l'aquarium, le parc réservé, toutes les surprises et les fleurs qu'il renferme, et dirigeons-nous vers le palais de l'Exposition. La forme cintrée a été adoptée pour l'immense bâtiment comme faisant mieux valoir les produits en particulier, les plaçant tous sans confusion et sans désavantage; elle est commode aussi pour les visiteurs, qui peuvent facilement s'y orienter, mais elle ne donne pas un premier effet d'ensemble qui eût été si grandiose et si saisissant.

Maintenant, nous allons fatiguer nos jambes, marcher comme le Juif-Errant et faire avec ordre notre voyage autour du monde. Quelle belle fête pour l'esprit et les yeux! Comme on aime à contempler les œuvres et

à suivre les progrès du génie humain ! Chacun ayant apporté sa pierre au grand édifice social, de génération en génération l'humanité s'est enrichie. Cette agglomération de bras, d'intelligences, d'aptitudes, a pu produire tant d'œuvres, d'inventions, de découvertes et perfectionnements dans la science, dans l'art et l'industrie, dont nous voyons là les précieux spécimens : des instruments pour toutes les sciences, pour tous les arts; des outils pour tous les métiers. Et avec eux la fourmilière humaine s'agit et travaille : elle creuse, comble, cultive, élève, construit, bouleverse, parcourt la terre et la mer !

Après avoir regardé ces puissantes machines, ces métiers dont tous les rouages, mis en mouvement par un grand moteur, fonctionnent, comme ceux d'un bon gouvernement, avec tant de précision, de régularité, de souplesse et de rapidité; après nous être arrêtés aux produits alimentaires des nations, voyant combien les unes, favorisées d'un sol riche, fertile, sous un beau climat, vivent dans l'abondance, tandis que d'autres

(*amer*s *contrastes*!), n'ont pour toute nourriture, sous des latitudes glacées, que des viandes et poissons séchés; pour boisson, que quelques liqueurs fortes, dirigeons-nous vers les annexes où se trouvent exposés les œuvres et objets d'art: tableaux, statues, instruments de musique, bijoux, porcelaines, cristaux; et les meubles, tissus, etc., etc. On reste là par moments ravi, fasciné. Dompter ainsi la matière! la transformer, l'animer! Lui faire imiter, reproduire la nature! lui faire exprimer tous les sentiments humains sur le bronze, le marbre, la toile ou dans l'harmonie! Ciseler les métaux, tailler les pierres précieuses, travailler les bois les plus durs pour en varier à l'infini l'usage, l'utilité ou l'agrément: alliant ici la solidité du fond à la délicatesse, à la grâce de la forme; là, l'élégance à la richesse; ailleurs, la vérité, la pureté, la hardiesse du dessin à la perfection des détails. Ah! que toutes ces œuvres de l'intelligence et du génie de l'homme sont belles à contempler! Et les tissus, comme ils diffèrent suivant les climats, les saisons, les

besoins, les usages. Que ces toiles sont grosses et fortes! Que celles-là sont fines et serrées! Que ces draps sont épais, solides! Que ces velours sont riches! Que ces cache-mires, aux capricieux dessins, aux harmonieuses couleurs, sont chauds, moelleux, fins et souples tout à la fois! Que ces étoffes de soie, de satin aux chatoyants reflets sont éclatantes! Que ces mousselines sont légères! Ces gazes transparentes, ces tulles vaporeux! Transformer ainsi quelques matières premières, des textiles : le lin, le chanvre, la toison des brebis et des chèvres, le fruit du cotonnier, la soie d'un ver, cela paraît tenir du prodige.

Entrons dans les galeries où s'étalent les costumes nationaux. Qu'ils sont variés! Élegants, gracieux, légers ici; lourds et épais là; étranges, grotesques ailleurs, ils sont toujours intéressants à voir pour le curieux visiteur, tant ils sont appropriés aux mœurs et au climat. Ceux des peuples du Nord sont pesants, velus, poilus. Quelle masse à porter! Sous ce ciel inclément l'homme perd la grâce et l'élegance de ses formes, il s'allourdit et se ra-

masse, disparaît même sous des peaux d'animaux. Deux yeux de verre dans un masque de fourrure, voilà son visage; de longs poils, voilà son corps. En vérité, ce sont des ours qui agissent, qui pêchent et qui chassent; mais au moins ces ours-là vivent indépendants et libres dans leurs mers de glace et leurs steppes neigeuses.

Du Nord passons à l'Orient, pour examiner les costumes de ces contrées. Quel contraste! Là tout brille aux yeux, tout scintille, tout rappelle les reflets du soleil sur une éblouissante nature. Voyez ces blancs turbans, lamés d'or ou d'argent; ces tuniques soyeuses, ces gazes sous lesquelles se dérobe la beauté, ces écharpes de pourpre et d'azur, ces babouches brodées, ces colliers, ces bracelets, ces aiguières, ces cassolettes aux enivrants parfums, tout jusqu'à ces armes perfides et terribles aux poignées étincelantes, éblouit, fascine le regard, asservit l'esprit au corps; tout entretient dans ces chaudes contrées l'énervante mollesse et le luxe, corrupteur des nations.

Avançons, maintenant; d'autres travaux fort nombreux réclament toute notre attention. Voici sur canevas d'admirables tableaux aux teintes harmonieuses; des personnages qui pensent, parlent ou agissent; de grands sujets bien groupés, bien nuancés, tirés de l'Histoire et de la Mythologie; des oiseaux qui volent; des fleurs, des fruits qui se détachent et qu'on voudrait cueillir. Que ces broderies et ces dentelles sont belles! Quels chefs-d'œuvre de patience! Ces merveilleux points d'Angleterre et d'Alençon, entre autres, sont si fins, si légers dans leur richesse, qu'on serait tenté de croire que des doigts de fées, seuls, ont pu entrelacer ces fils avec tant de délicatesse, de grâce et de goût. Arrêtons-nous, les expressions manquent pour décrire; d'ailleurs, les yeux sont éblouis, fatigués d'admirer.

Disons en quelques mots que le Champ-de-Mars a subi une transformation complète cette année. Ce n'est plus l'immense carré où s'exécutent d'ordinaire les exercices et les grandes manœuvres militaires; mais le

champ-clos où sont venus lutter, sous la bannière chevaleresque de la France, toutes les intelligences, toutes les aptitudes, tous les courageux efforts des nations pour les nobles et pacifiques conquêtes de la science, de l'art et de l'industrie.

Bientôt, la capitale du monde civilisé proclamera les noms des vainqueurs de ce brillant tournoi, leur décernera lauriers et couronnes, et, fraternelle dans sa grandeur, unira les peuples dans une cordiale étreinte !

FIN DE L'EXPOSITION

La ville de Vernon (Eure)

BIEN CHÈRE AMIE,

Tu me demandes une description de Vernon, notre nouvelle résidence, dont l'écusson que je t'ai fait passer ces jours-ci, t'a fait rire. Les trois bottes de cresson qui y figurent, t'indiquent que la ville est bâtie dans une vallée humide, autrefois marécageuse, et que le paysage bien arrosé est verdoyant et fertile. Si j'avais au bout de mes doigts la palette d'un bon peintre, je t'en ferais un riant tableau qui charmerait tes yeux et te rappellerait à mon souvenir ; malheureusement il faut le tracer à la plume, le barbouiller à l'encre, sans prétendre même à l'encre de Chine ; essayons, le désir de t'être agréable va guider ma main.

Vernon, ville de 7,000 âmes, est baignée par la Seine. Quelques îlots ombragent dans

cet endroit la surface de ce beau fleuve et reposent la vue. Un large pont de pierre la relie à Vernonnet, petite commune assise entre deux gorges et d'un aspect très-pittoresque.

La cathédrale gothique de Vernon, bâtie vers l'époque de Guillaume-le-Conquérant, et la petite tour crénelée de Dunois, dans laquelle sont conservées les archives, rappellent ses grands souvenirs historiques. Près de la berge, quelques pans de murs des anciennes fortifications, échappés au ravage du temps, et dans l'intérieur de deux ou trois rues, d'étroites poternes, de grossières sculptures, de lourdes portes vermoulues, des maisons de bois, de vieux pignons qui surplombent et menacent ruine, font arrêter le peintre et l'antiquaire.

De belles promenades presque toujours désertes (*le mouvement et la vie extérieure manquent ici, l'existence y est monotone*), de longues avenues de tilleuls partagent la ville et séparent les anciens quartiers des nouveaux. Dans ces derniers, où les maisons

s'échelonnent (*retraites charmantes des favorisés du sort*), chacun a suivi pour l'architecture, son goût, son caprice. On ne voit qu'élégantes demeures, que délicieuses villas entourées de frais jardins. Au printemps, c'est un nid parfumé de fleurs et de verdure.

Des champs bien cultivés et très-morcelés, où les vignes bordent les céréales, des prairies émaillées entourent Vernon de tous côtés. Ici, de riants villages sur le penchant des coteaux. Sur la rive droite, une chaîne de collines, montrant tantôt leurs flancs déchirés par les bâtisseurs, leurs profondes excavations ; tantôt leurs pentes fertiles ou leurs sommets boisés encadrent le paysage.

A gauche, les riches et épais massifs de la forêt de Bizy, couronnent la hauteur des Valmeux. L'ancien château royal de la famille d'Orléans a été rasé ; on en a construit un autre d'architecture italienne, dont l'intérieur, encore inachevé, est d'une somptueuse magnificence. Ah ! chère amie, qu'il est beau ! surtout au printemps, ce parc de Bizy qui l'entoure, dessiné par Lenôtre, avec ses

larges avenues, ses arbres séculaires, ses épais tapis d'émeraude, ses charmilles où les oiseaux gazouillent, ses ombreux berceaux laissant glisser comme à regret les rayons du soleil ! Qu'il est beau ! avec ses riantes percées où l'œil se plonge pour retrouver le jour, ses points de vue, ses bassins, ses nappes d'eaux cristallines, ses cascades !

Et maintenant t'ai-je donné le désir de venir à Vernon ? Viens, je t'en prie, y passer quelques jours avec nous. Et je n'ai pas tout dit : le plaisir de la pêche, la promenade en bateau, la collation dans l'île, sans parler du bon et cordial accueil de tes amies que ta présence rendrait si heureuses, tout cela parviendra-t-il à te décider ? Qui ne dit mot consent.

Au revoir donc et à toi de cœur.

Vernon, ce 15 avril 1869.

La Foire de Vernon

10 SEPTEMBRE 1869

La ville de Vernon a changé d'aspect. Depuis deux jours, quelle activité ! quel mouvement ! dans ses rues et ses promenades si peu fréquentées d'ordinaire. Des paysans en costumes de fête, des citadins dans de fraîches et élégantes toilettes, des groupes de parents et d'amis suivent tous la même direction. Où vont-ils ? Au bassin vert où se tient la foire. Ah ! c'est qu'elle est brillante la foire de Vernon avec ses splendides illuminations sous des quinconces de tilleuls, son feu d'artifice tiré sur le bord de la Seine, au milieu de barques pavoiées et de gondoles vénitiennes, et éclairant de ses gerbes d'or et de ses flammes du Bengale, le plus pittoresque, le plus riant paysage. Aussi cette foire attire-t-elle chaque année un grand nombre de visiteurs étrangers.

Eh bien ! garnissons notre bourse, suivons la foule, amusons-nous ; c'est jour de fête.

Trève à nos ennuis et à nos maux. Déposons le fardeau de nos tourments et de nos peines ; il faudra bien le retrouver demain et de nouveau le recharger sur nos épaules. Environs-nous aujourd’hui de bruit, de tapage, de grosse gaîté.

A l’angle de la place d’Armes, un double courant de promeneurs marchant en sens inverse nous empêche d’avancer. Enfin après quelques efforts, nous gagnons le cours de la Gabelle. Un pauvre hère, maigre et jaune comme un cénobite, y escamote des muscades et brûle des mouchoirs au nez des passants qui n’y voient que du feu.

Sur le sommet d’un char poudreux (*avancons, c’est peut-être la Fortune qui distribue ses faveurs*), nous apercevons une petite statue humaine, frappant à bras raccourcis sur la peau d’une grosse caisse. Pauvre âne ! c’est ton enveloppe que l’on arrange ainsi ; battu pendant ta vie, roué de coups après ta mort, il faut convenir que tu as une malheureuse destinée parmi les animaux de la création. — Dans l’intérieur du véhicule, sur le

devant du siège, un homme se tient debout. Il élève le bras vers l'enfant; aussitôt, les baguettes s'arrêtent, le bruit cesse, le silence se fait. Regardons et écoutons : le successeur des Duchesne père et fils va distribuer à la foule ébahie ses poudres, ses fioles avec ses boniments :

« Mesdames et messieurs, dit-il en enflant la voix et d'un geste théâtral, je suis venu ici dans votre intérêt et non dans le mien. « Approchez donc, pauvres martyrs qui souffrez dans les os de la mâchoire, qui mangez le pain de la douleur, qui avez perdu le sommeil et l'appétit; montez, montez, ne craignez pas; laissez-moi sonder vos cavités, mettre le doigt sur la plaie. En un tour de main, ce sera fait. Sans qu'il vous en coûte un centime, je vais vous rendre la gaieté, le repos, l'appétit, tous ces trésors disparus. » — Un bon paysan se décide, réclame l'extraction d'une incisive et de deux molaires. Aïe ! aïe ! Quel mauvais quart d'heure à passer ! Le malheureux ouvre démesurément la mâchoire devant un public

plus disposé à rire de sa laide grimace qu'à s'apitoyer sur son triste état.

En face, au frontispice d'un buisson de roses peintes (*pâlies par le temps et la pluie*), nous lisons : Bal (*bal d'enfants, nous dit-on*). Entrons, jetons un coup d'œil sur ce petit monde en miniature (*avec ses vanités et ses coquetteries précoces*), qui remplit la salle. Des jupes de soie et de mousseline, des rubans roses, bleus, blancs, verts, lilas, sautillent en cadence, entraînés par des fracs et vestons noirs. On dirait qu'une nuée de corbeaux est venue s'abattre sur l'émail d'une prairie. De la galerie, rangée en cercle autour des danseurs, que de regards maternels se posent avec ravissement, espérance et amour, sur toutes ces petites têtes brunes et blondes que le plaisir anime. Heureux enfants ! sautez, dansez, livrez-vous à la joie, pendant que vos pieds légers, agiles, touchent à peine le sol, et que vos âmes, ingénues et candides, vivent sans soucis, sans souvenirs, sans haine et sans remords !!

Poursuivons notre voyage d'exploration.

« Allons, messieurs et mesdames, dix centimes la partie de macarons. A la bonne fortune du hasard. Choisissez la rouge ou la noire. » — Voyez ce pauvre garçon à la mine piteuse ; les vingt centimes qui garnissaient son gousset ont disparu, et les macarons ne sont pas arrivés. En voici un autre plus prudent qui aime mieux tenir que courir. Un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras. — « Deux sous de pain d'épice aux amandes, un sucre d'orge », dit-il d'un air triomphant à la marchande voisine. et le voilà l'impitoyable qui mord et croque à belles dents ses friandises devant le pauvre déshérité du sort.

Un peu plus loin, ça devient sérieux, on vous présente des pistolets : « Messieurs, abattez donc deux ou trois poupees ; brisez quelques pipes (*ne craignez rien, messieurs, il y aura toujours assez de fumeurs*). Cassez la tête à ce Cosaque, mon jeune ami ; bien visé. Maintenant, à ce Turc, à cet Arabe, à ce Chinois. Bravo ; les voilà tous proprement décapités. Un petit conseil pour l'ave-

« nir : Jeune homme, vous êtes trop adroit
« pour vous montrer querelleur. »

« Mes belles demoiselles, s'écrie d'un ton
« aimable un autre marchand, en voyant
« s'arrêter devant sa boutique un groupe de
« jeunes filles, gagnez donc quelques jolies
« porcelaines pour orner vos commodes et
« vos cheminées. Un coup de pouce au gué-
« ridon en passant. » — L'une d'elles se
décide à tenter fortune ; les yeux fixés sur la
belle soupière du milieu ardemment convoi-
tée, au sixième tour elle gagne un coquetier.
Quel dépit ! Hé ! hé ! le premier œuf qu'elle
y mettra sera-t-il de poule ou d'argent ?

« Messieurs, exclame un autre avec en-
« jouement, voulez-vous des verres à pied,
« pour boire à la santé de vos parents et
« amis ? Prenez des numéros, on va tirer la
« loterie. J'entends une voix murmurer :
« Je n'en ai pas besoin, car je n'ai pas d'amis.
« — Eh bien ! c'est le moyen d'en avoir ;
« gagnez-moi quelques beaux verres, que
« vous remplirez souvent d'un vin généreux
« pour régaler autrui, et vous en aurez des

« amis, plus que vous n'en voudrez, qui boiront gaiement à votre santé et vous souhaiteront mille prospérités. » — Des rires accueillent ces paroles. « Tiens, tiens, dit un jeune homme, il a raison tout de même ; comme le marchand d'habits de Béranger, il connaît les hommes, celui-là. »

Ici les chevaux de bois. « Gentilles écuyères, petits cavaliers en selle. Tenez-vous bien sur vos coursiers, qui vont fendre l'espace au son des fanfares. Soyez sans inquiétude, ceux-là ne vous trahiront pas et ne feront pas prendre la ville. Ils ne renferment pas une armée, comme le cheval de Troie. »

Jusqu'alors la vue ne coûtait rien ; maintenant, il faut entrer et payer pour voir ; tout se passe sous le rideau. D'abord une visite à l'aimable phoque, pêché par un capitaine anglais dans les mers glaciales, et devenu un animal très-civilisé ; vivant dans l'eau douce, disant : papa, maman, faisant les yeux doux et tendant la patte pour recevoir force gimblettes des mains mignonnes des jolies visiteuses. A côté, les phénomènes vivants : l'en-

fant à deux têtes, le géant patagon. La femme colosse étale à nos yeux son torse puissant. Presti ! c'est une femme de poids, celle-là. L'imposante créature sourit doucement. Un bouquet à la main, le pied coquetttement posé sur un coussin de velours, elle nous fait admirer son bas de jambe. Allons, allons, la base est solide ; les colonnes sont bonnes pour soutenir ce vaste édifice de chair.

Là, des vieillards, des jeunes gens des deux sexes redescendent tout joyeux les degrés d'un char ambulant. Un colloque, échangé à nos côtés, attire notre attention et nous donne bientôt le mot de l'énigme. « Tiens, dit d'un « ton bourru un paysan à son camarade, je « viens de la reconnaître ; c'est encore cette « vieille somnambule et tireuse de cartes qui « fait des dupes avec ses belles promesses. « Il y a dix ans, quand j'ai tiré à la conscription un mauvais numéro, je l'ai consultée, « et elle m'avait dit en voyant mon chagrin : « Partez joyeux, mon ami ; je lis dans votre « avenir que vous deviendrez général. » « Ah bien oui ! je n'ai jamais été caporal. »

“ Mesdames et messieurs, voulez-vous savoir combien vous pesez ? Asseyez-vous dans ce fauteuil. Ne craignez rien, les défauts et les qualités n'y seront pas contrebalancés. Ce n'est pas la balance de la justice éternelle. On va vous dire seulement quel poids matériel vous attache encore à cette terre de misères. »

Ici on fait cercle. Quelle est cette échelle humaine qui peut atteindre si haut ? Grand Dieu ! ce sont des acrobates, soutenus par un vigoureux athlète, et superposés les uns sur les autres. Le dernier (*un enfant*), bat des mains d'un air fort tranquille et fait ainsi le tour du cercle qui l'acclame. Ces gens vous donnent le vertige en les regardant travailler. Fermons les yeux. — Ouvrons-les bien grands maintenant pour voir l'albinos et la femme sauvage; cette dernière mâchant du tabac comme un vieux marin. Demi-nue, la tête couronnée de plumes, de larges anneaux aux oreilles et au nez, un crâne humain en guise de gourde pendu à la ceinture, armée d'une massue, elle promène sur la foule ses grandes

prunelles noires et se penche en avant comme pour écouter encore les bruits du désert. « Hélas ! ils sont loin ! Malheureuse créature ! pauvre esclave enchaînée par la misère et la rigueur de ton destin , tu n'entendras plus désormais que les éclats de rire et les sarcasmes d'une foule impitoyable , s'amusant de tes douleurs et de tes sourdes colères ! »

A présent , voulez-vous voyager sans fatigue , voir les plus beaux sites , les monuments les plus remarquables du monde ; des sinistres maritimes , des catastrophes , des batailles , des crimes célèbres et des apothéoses d'opéra ? Mettez vos yeux sur ces verres grossissants ; vous y verrez les plus beaux effets d'optique , tous les tableaux de la vie : la joie , la douleur , les scènes d'horreur à côté de scènes grandioses et superbes.

Ici la parade est brillante , animée . Pas trop de curiosité surtout . Conservons l'illusion ; ne regardons pas le derrière des coulisses ; nous y verrions peut-être des choses bien douloureuses ? que les larmes précèdent souvent le rire et la danse ; les haillons , les

paillettes brillantes et que tout ce qui reluit n'est pas or. Sur les planches, des bayadères aux jupes d'azur et d'écarlate, ruisselantes de paillettes et le front constellé d'étoiles, dansent pour se réchauffer et attirer la foule. Allons, faites des entrechats et des pirouettes ; réunissez-vous en un gracieux faisceau, entrelacez vos cerceaux, poursuivez-vous, élancez-vous, de la souplesse dans les jarrets, retombez en cadence. Ce soir si la foule est satisfaite il y aura festin ; les enfants seront caressés et choyés.

A côté le grand cirque ; la toile promet monts et merveilles : Des jongleurs font sauter devant eux plats, assiettes, couteaux, poignards sans casse, ni blessure. Un autre Laocoon est enlacé de serpents, mais sans rien craindre de leurs piqûres. Un équilibriste brouette un enfant sur une corde raide à une hauteur vertigineuse. Un nouveau Milon de Crotone soutient, sur ses robustes épaules, non une maison, mais un char rempli de voyageurs. Ecuyers et écuyères sur leurs coursiers ailés font des sauts périlleux, fran-

chissent les haies et les cercles et comme Gusman ne connaissent plus d'obstacles.

Enfin voici le *nec plus ultra*, la merveille de la foire. Ici tout est enchantement, magie. M. ***, l'habile physicien de la capitale et M^{lle} ***, donneront chaque soir pendant huit jours une brillante représentation. Sur la toile au premier plan le char de la Fortune. L'alchimiste, penché sur ses cornues et ses alambics, que j'aperçois là-bas a donc trouvé la pierre philosophale? Elle paraît sortir d'un merveilleux chapeau qui laisse tomber sur une foule ébahie, tendant avidement les mains, une pluie d'or et de billets de banque.

Les heures s'envolent! — Le feu d'artifice nous attire sur le bord de l'eau. — C'est déjà fini!... Nous avons encore les yeux éblouis et charmés du magnifique coup d'œil que présentait la Seine, quand les diamants, rubis, émeraudes, améthystes, topazes retombaient en pluie sur ses vagues étincelantes.

Retournons maintenant à la foire. Les lustres, les guirlandes de feu resplendissent

sous le feuillage des avenues. Les torches dans le vaste Carré des parades projettent leurs lueurs fauves, fantastiques sur les physionomies d'une foule compacte. C'est le coup de feu. Quel tam tam ! Quel entrain ! C'est un tohu-bohu indescriptible ; une cacophonie, un vacarme assourdissant. Les tambours, les grosses caisses battent la charge à coups redoublés ; les cloches s'ébranlent ; les clairons et les cymbales résonnent ; les singes crient, les ours dansent, les petits amours sautillent ; les pitres s'égosillent pour lancer leurs lazzi, les musiciens vêtus d'écarlate, empanachés et rangés en ligne embouchent fièrement leurs instruments à vent. Ici paillasse s'empare d'une trompette ; Pierrot d'un trombone ; Arlequin saisit un cornet à piston ; Colombine gesticule. Des bayadères, des nymphes, des déesses pailletées d'or et d'argent, étincelantes de pierreries élèvent leurs bras vers le ciel, agitent leurs doigts et s'écrient de toute la force de leurs poumons en essayant de dominer le tumulte : « Montez Messieurs ! » Montez Mesdames ! Deux sous ! trois sous !



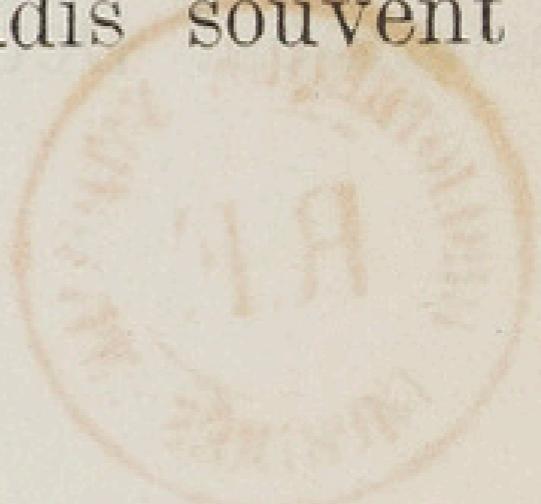
» quatre sous ! moitié moins pour messieurs
» les militaires ! »

Et le flot humain monte, monte toujours au risque de faire craquer sous son poids les planches mal jointes des escabeaux.

Allons faisons un choix ; élançons-nous à notre tour et disparaîssons dans la foule.

Origine et Mémoires d'un Fauteuil

Fruit d'un chêne robuste et de la nourrice de l'humanité : la terre, je naquis au milieu d'une des plus belles forêts de Normandie. Je me développai lentement dans le sein maternel, tour à tour humecté par les pluies bienfaisantes et réchauffé par les vivifiants rayons du soleil. Je devins avec le temps un arbre majestueux aux profondes racines agrafées dans le sol, aux larges et puissants rameaux s'élançant dans les airs. Je vis passer sous mes ombrages plusieurs générations de villageois. J'entendis souvent leurs confi-



dences et leurs serments d'amour. Je rafraîchis plus d'une fois, de mon ombre protectrice, le front brûlant du penseur ou les membres fatigués du pauvre piéton. Que de repas champêtres dressés sous mon abri ! Que de joyeux lutins, m'égayant de leurs refrains et des accents de leurs voix enfantines, dansèrent autour de mon tronc ! Que de doux gazouillements sur mes branches touffues pendant la durée des beaux jours ! *old tree*

En peu d'années, je voyais les hommes du village voisin (*mes visiteurs habituels*), grandir, se développer, puis vieillir et se courber vers la terre ; tandis que, toujours ferme sur mon tronc noueux, après mon sommeil prolongé de l'hiver, je me réveillais à chaque printemps plus fort et plus vivace. Trois siècles passèrent légèrement sur ma tête verdoyante. Mais un jour, hélas ! la foudre me frappa, me mutila, me fit une assez large blessure. A dater de ce moment, je perdis de ma force et de ma vigueur. On décida de mon sort ; je fus condamné à mort. Après bien des efforts pour me déraciner, je tombai

enfin, majestueux dans ma chute, avec un bruit effroyable sous la cognée du bûcheron.

Hélas ! amère destinée, je fus coupé et scié par morceaux. Les uns, divisés en bûches, jetèrent feu et flammes en se consumant au fond des cheminées, égayèrent bien des intérieurs, réchauffèrent bien des membres glacés ; tandis que la plus belle partie de moi-même fut dirigée sur Paris et transformée en meubles par des mains habiles.

Suivez-moi seulement sous l'une de mes transformations (*où j'ai vu, entendu et appris le plus de choses*), ami lecteur pour lequel je rédige ces mémoires, sous celle d'un élégant fauteuil aux délicates sculptures. Style Louis XVI, de la meilleure époque, enrichi d'un damas de soie cramoisi qui faisait ressortir la peinture nacrée dont mon bois était recouvert, je fus trouvé digne d'entrer avec plusieurs de mes pareils dans l'aristocratique salon d'une dame de qualité. Je fus présenté tour à tour à la respectable douairière, au vieux marquis, au poëte acclamé, à la duchesse, à la jeune baronne, au grave magis-

trat, au nouveau diplomate. J'entendis censurer par les uns, sanctionner par les autres, les actes du pouvoir royal. Mon siége rembourré rebondit plus d'une fois sous les mouvements de colère ou d'enthousiasme de celui auquel j'avais tendu les bras. Que de noms fameux, illustres, j'entendis exalter et porter aux nues ! Mais aussi, que de réputations, de renommées je vis flétrir ! Que d'idoles du goût, de la faveur ou du caprice je vis précipiter de leur piédestal ! Que de fiel distillé sous le miel des paroles ! Que d'encens brûlé aux pieds de la puissance et de la beauté ! Que de petits manèges et de coquetterie dont je fus le muet témoin ! Que de regards jaloux je vis briller dans l'ombre ! Que de mains blanches, fines et parfumées s'agitèrent fiévreusement sur moi ! Que de rires moqueurs je surpris, dissimulés sous l'éventail ou le mouchoir ! On écrirait des volumes sur les petits drames intimes des sentiments et des passions humaines.

La Révolution de 89 éclata, faisant crouler avec la monarchie tout l'ordre de choses et

les vieilles traditions. Je quittai l'élégant salon. On me cacha. Je vécus en proscrit, en fugitif dans diverses résidences. Enfin, après maintes et maintes pérégrinations qu'il serait trop long d'énumérer, je revins à Paris et fus vendu à l'encan à la mort du marquis ***, fils de ma chère et pauvre maîtresse. J'étais sale, déchiré. Dans ses dernières années, mon digne maître vivait si tristement de quelques épaves sauvées du grand naufrage révolutionnaire. Ma forme et mon costume semblaient surannés et rappelaient un ordre de choses qu'on ne regrettait pas. Aussi, fus-je dédaigné, méprisé de la plupart des acheteurs. On me traita de *vieil aristocrate, de bois vermoulu*, que sais-je? Obligeant, généreux de ma nature, tendant toujours bénévolement les bras, j'ai oublié les épithètes les plus injurieuses.

Un marchand d'antiquités du quai Voltaire, cependant, apprécia mon mérite artistique et m'acquit à cette vente pour quelques pièces d'argent. Il m'entassa avec une quantité de meubles et autres objets dans un de ces ma-

gasins. Je m'ennuyais à mourir dans cette prison, où je ne voyais ni n'entendais rien. J'étouffais sous une épaisse couche de poussière. De temps à autre on me prenait, m'étaisait au grand jour devant quelque acheteur ; mais, pour un motif ou pour un autre, on ne pouvait à mon sujet tomber d'accord avec mon maître. Ma rançon était quelquefois bien débattue ; je me réjouissais alors, croyant ma délivrance certaine. Hélas ! ma captivité se prolongeait toujours.

Une après-midi cependant, un opulent parvenu à la face rebondie, à l'abdomen proéminent, à la voix pleine d'autorité, se décida à m'acheter après m'avoir bien examiné. Il m'envoya aussitôt chez son tapissier, pour qu'il me remît à la mode. Deux ou trois couches de peinture d'un gris clair firent disparaître ma crasse. Mon vaste siège rembourré fut remplacé par des ressorts élastiques. Une étoffe de laine, d'un dessin bizarre et de couleurs criardes, fut clouée avec soin sur mes membres. Ainsi vêtu ou pour mieux dire affublé, je pris place dans le salon de mon

nouveau possesseur. Le mauvais goût avait présidé à son ameublement, assemblage hétéroclite de tous les styles et des objets les plus disparates, jetés là avec une profusion qui ne pouvait faire honneur qu'à la bourse du propriétaire.

Soumis à tous les mouvements capricieux des visiteurs auxquels j'étais offert, je coudoyais souvent malgré mon blason des fauteuils de l'empire; ceux-là heurtaient à leur tour les chaises les plus modernes d'un fabricant renommé du faubourg Saint-Antoine.

Autres temps, autres mœurs, dit-on.

Dans ce salon où l'on se réunissait chaque jeudi, quand on ne tenait pas des cartes autour d'un tapis vert, les hommes s'entretenaient de leurs affaires commerciales, de leurs combinaisons et opérations financières et du cours de la Bourse. Ils comptaient et recomptaient sans cesse. Les dames, dans un autre coin, parlaient des modes nouvelles, de leurs derniers achats, et de l'infidélité ou autres défauts de leurs domestiques. C'étaient les

thèmes ennuyeux et monotones de toutes leurs conversations.

Les trois bambins de la maison, turbulents, mal élevés, venaient presque chaque soir, en rentrant de l'externat, me battre à coups de poing et promenaient leurs mains noires sur ma peinture claire. Pour rebondir comme des balles élastiques, ils aimait à s'asseoir brusquement sur mes ressorts, au risque de les briser. Heureux quand ils ne grimpaien pas sur moi avec leurs souliers crottés ! Ils firent tant et bien avec tous leurs jeux, qu'ils me rendirent boiteux. Ah ! me disais-je souvent avec amertume, que je suis malheureux ! Adieu ma grandeur passée ! Suis-je condamné à finir ici mes jours ? Qui me délivrera de cette galère ? L'excès de mes maux, peut-être ?

Mes prévisions se réalisèrent. Je devins si éclopé, si sale, si déchiré, que mon maître, qui m'avait d'abord mis à l'écart, se débarrassa de moi un matin comme d'un serviteur inutile. Il me vendit à un marchand de chiffons et de ferrailles du quartier Mouffetard. Me voilà tombé au dernier rang de l'échelle

sociale ! Combien de temps y restai-je ? Je ne saurais le dire ; j'ai retenu beaucoup de choses en écoutant les autres, mais on ne m'a rien appris à fond.

Une bonne et respectable dame, ruinée par de malheureuses affaires commerciales, et retirée depuis son veuvage et sa ruine dans une pension bourgeoise de la rue Lacépède, me distingua dans ce triste milieu et voulut bien m'en faire sortir, grâce à un léger sacrifice pécuniaire. Je fus confié de nouveau à un tapissier, pour être remis en bon état. Je fus raccommodé, repeint, rembourré, recouvert d'un costume simple, mais propre : d'une indienne perse d'un dessin riche et de bon goût. Ma vénérable maîtresse, enchantée de cette restauration, m'accueillit comme l'ami de son foyer, le compagnon de ses vieux jours, de sa solitude et de ses rhumatismes. Chaque jour elle prend soin de moi, respecte ma première condition et les souvenirs attachés à mon blason. En retour, je lui suis dévoué ; je tâche de me faire bien doux lorsqu'elle étend sur moi ses pauvres membres

fatigués, et qu'elle y vient méditer sur les vicissitudes humaines et l'instabilité des choses d'ici-bas !

C'est chez elle que j'écris aujourd'hui ces mémoires, car je voudrais finir mes jours à son service. Mais j'ai la vie dure. Hélas ! hélas ! pourvu que je n'aie pas la douleur de recueillir, au contraire, son dernier soupir !

18 janvier 70, Paris.

Le Jour des Morts à Paris pendant le Siège

(2 NOVEMBRE 1870)

C'est aujourd'hui la commémoration des fidèles défunt.

Un jour de recueillement, de pieux souvenir, de sanctification se lève sur la grande capitale assiégée, où le culte religieux des morts (*gravé au fond du cœur humain*) a toujours été, malgré l'enivrement des plaisirs, des pompes et des vanités mondaines, si fer-

vent, si noble, si touchant ! Il emprunte aux douloureux événements que nous traversons un caractère plus émouvant, plus expressif, plus solennel encore ! La capitale du monde, la reine des nations à la couronne de flammes n'est-elle pas depuis six semaines emprisonnée vivante, dans son tombeau peut-être ? dans sa gloire assurément.

Partout dans les airs tintent les glas funèbres. Les Parisiens à cet appel se pressent aux portes des saints temples. Dans l'intérieur de chacun d'eux, du chœur à la nef, les piliers, les dentelles de pierre disparaissent sous de noires draperies. Autour d'un vaste catafalque, et sur le maître-autel de chaque côté de la croix des cierges brûlent. Consolant emblème de l'immortalité, conduisant l'âme, à travers les ombres de la mort, vers les régions sereines de paix et de lumière !

L'office commence. Prêtres et fidèles, revêtus des insignes de la douleur, unissent leurs prières pour ceux qui ne sont plus ! L'orgue mêle ses soupirs, ses graves accords,

ses suaves et plaintives mélodies aux sublimes cantiques de l'Eglise. Chaque famille en particulier invoque le Seigneur pour ses membres disparus, puisant dans les exemples de courage, de vertu qu'ils lui ont laissés, une résignation et une énergie nouvelles pour les souffrances et les luttes de cette vie ; les poignantes angoisses de l'heure présente ; les anxiétés de l'avenir.

Maintenant sortons du temple ; parcourons les rues ; voyons ces flots pressés de population, ces nombreuses familles en deuil, montant ou descendant de trois points différents : du nord, du sud, de l'est. Suivons cette dernière direction, elle conduit au Père-Lachaise. Allons y rendre aujourd'hui un pieux hommage à la mémoire du meilleur des pères, de la plus angélique des sœurs !

Gravissons cette longue rue de la Roquette, véritable chemin du calvaire, retentissant journellement des cris de désespoir des épouses et des mères. Douloureux parcours, arrosé de larmes amères, où les convois se suivent, emportant les boutons et les fleurs fauchés

comme les fruits mûrs !! Douloureux parcours où le grand fleuve humain s'écoule, s'écoule sans cesse pour terminer sa course, où tout rappelle la pensée de la mort et de l'éternité ! Partout des images funèbres : des croix, des urnes, des statues, des bustes, des pierres tumulaires, des épitaphes gravées sur le marbre ou la pierre attendant le moment de décorer des tombes, des couronnes de roses, d'immortelles, des fleurs et des arbustes, des tableaux aux tendres devises, aux strophes consolantes, tous ces touchants emblèmes qui trompent un peu la douleur des familles et témoignent de leur souvenir et de leurs regrets.

Entrons au Père-Lachaise avec cette foule de parents et d'amis se disséminant dans toutes les directions pour y trouver les places chères à leur cœur. Quel calme ! dans ce vaste asile de la mort ; autour de ces noms, dont quelques-uns, acclamés par les cent bouches de la renommée, retentirent bruyamment et brillèrent d'un si vif éclat ! Quel silence ! dans ce séjour cosmopolite, dans ce

bizarre rapprochement de tous les âges, de toutes les nationalités, de toutes les langues, de tous les types, de tous les caractères, de toutes les conditions sociales !

Nous voici dans les terrains concédés à perpétuité, au milieu de fastueux monuments de différents styles ; dernière vanité dans la mort pour flatter l'orgueil des vivants ! Partout de longues avenues, bordées de chapelles de pierre et de marbre, portant, gravés sur leurs frontons les noms des familles décédées. Quelques-unes de ces chapelles, aux merveilleuses sculptures, aux éclatants vitraux sont richement ornées. N'importe, l'espace est bien mesuré maintenant à ces favorisés du sort qui possédaient tant de choses, tant de biens ici-bas !!

Là, sur le côté, les fosses communes. Dieu ! comme les rangs y sont serrés ! comme les gouffres, creusés d'avance pour les sépultures, sont vite comblés ! Comme la mort se hâte d'achever nos misères ! Peut-être y a-t-il là, sous ces terres fraîchement remuées, quelques victimes des derniers combats, de

valeureux soldats ravis à leurs familles, héros obscurs du devoir, tombés en défendant le sol de la patrie. Honneur à ces braves ! Salut à leurs restes !

Dans les fosses communes, la nature remplace l'art et parfume la terre. De tous cotés, celle-ci se cache sous de frais et verdoyants jardins, cultivés par l'amour, l'amitié ou la reconnaissance. Les tendres souvenirs abondent autour de ces pauvres croix noires, rappelant les doux noms d'époux, de père, de mère, d'enfant, de frère, de sœur ! Que ces pieux hommages sont touchants ! Que de veilles et de privations nous représentent quelques-unes de ces fleurs et de ces couronnes ! Ah ! que les offrandes du pauvre, arrosées de ses sueurs et de ses larmes, sont agréables à Dieu et aux mânes qui les reçoivent !

Parcourons les avenues dépouillées par les vents d'automne de leurs verdoyants rameaux. Quelques feuilles plus tenaces, dorées des feux du soleil couchant, restent encore suspendues aux branches ; comme de vigou-

reux vieillards elles lutteront jusqu'aux froids d'hiver. Nous marchons doucement sur les feuilles tombées. Ce deuil de la nature convient aux dispositions de notre âme et nous rappelle la brièveté de la vie, si frappante au cimetière en face des épitaphes. Gravissons la colline; dirigeons-nous vers le point culminant du côté de la pyramide. Notre cœur y devance nos pas; nos tombes sont là!

Sous le lierre et la pervenche dort du sommeil du juste un père chéri, âme droite, cœur bon et généreux, toujours éprouvé par le sort, jamais abattu! A quelques pas plus loin, sous un épais buisson d'églantier, de lierre et de clématite, suspendons deux blanches couronnes de roses et d'immortelles. Là dans ce petit coin béni, d'où les parfums s'exhalent dans la riante saison; où les guirlandes de roses s'inclinent vers la terre ou s'élancent vers les cieux; où les abeilles butinent dans le calice des fleurs; où les merles cachent leurs nids et chantent leurs amours; où tout est vie, mystère, poésie; là descendit dans la tombe il y a vingt ans une fille et sœur bien

aimée ! Qu'elle était douce, candide, aimante, généreuse ! Qu'elle était gracieuse et belle ! la jeune vierge de dix-huit ans que les vers et la terre ont dévorée maintenant ! Mais pourquoi ces pleurs et ces soupirs ; élevons nos pensées et nos regards vers le ciel ; l'âme y vit après la mort.

Nous avons achevé notre pélerinage. Du sommet de la montagne, jetons un coup d'œil sur l'immense panorama qui se déroule à nos yeux. Voilà Paris ! Voilà la grande cité vivante au pied de la colline des morts ! La voilà ! avec ses mille et mille maisons, ses édifices nombreux et superbes, debout, intacte encore, malgré les mutilations et les ruines d'une partie de la France ! La voilà, frémissante et terrible cette fière cité gauloise, attendant le moment de vaincre ou de mourir !

En face de nous, le Panthéon dédié aux grands hommes et au patronage de sainte Geneviève. Honneur à la patronne de Paris ! à l'héroïque bergère qui sauva les Parisiens de la fureur d'Attila. Hélas ! que ne peut-elle

encore détourner d'eux les dangers et les maux qui les menacent ?

Voici les tours de Notre-Dame s'élevant majestueusement dans les airs. Salut à la magnifique cathédrale qui vit passer à travers les siècles, les rois et les générations, les républiques et les empires ! Qui écrira votre histoire nationale, voûtes et autels sacrés de l'antique métropole qui vîtes s'incliner tant de fronts couronnés, entendirent leurs serments, quelquefois leurs parjures ?

Dans la brume, le vaste et merveilleux Louvre où s'entassent les chefs-d'œuvre. Les Tuilleries, muet témoin de toutes les perfidies royales, des basses intrigues des cours. Plus loin les Invalides. Ah ! puissent-ils devenir le noble asile de ces glorieux mutilés de nos champs de bataille qui porteront toute leur vie les marques de leur patriotisme sur leurs corps douloureux !

La voix du gardien nous arrache à nos méditations ; le jour décline ; c'est l'heure où les vivants doivent quitter les morts, descendons, abandonnons à regret ce paisible séjour pour

retrouver en bas les fiévreuses émotions de la lutte.

Adieu !! reverrai-je vos tombes , grands hommes, noms illustres qui reposez ici ? Philosophes profonds , jurisconsultes éclairés , poëtes sublimes qui éleviez nos âmes, orateurs éloquents qui captiviez les foules , écrivains féconds qui charmiez nos ennuis et intéressiez nos veillées ; savants en tous genres qui enrichissiez le domaine de la science de vos utiles travaux , de vos précieuses découvertes ; habiles et vaillants capitaines qui vengiez notre honneur national sur les champs de bataille et éleviez si haut le nom français ; intrépides navigateurs qui luttiez sans cesse contre l'Océan perfide pour échanger d'un bout du monde à l'autre les produits des nations , et vous artistes qui enfantiez des œuvres immortelles ; architectes qui éleviez dans les airs des monuments superbes , peintres qui reproduisiez sous votre riche palette les grands faits de l'histoire ou les merveilles de la nature , statuaires qui animiez pour la postérité le bronze et le marbre , mu-

siciens inspirés qui ravissiez nos âmes par vos chants et vos célestes harmonies, vous tous enfin, talents, génies, que Paris si bon juge, a acclamés, aimés, glorifiés, dont il recueillit avec tant de respect les derniers soupirs, dont il honora les dépouilles, vous restez sourds aujourd'hui à la voix de sa grande infortune. En vain la population, vos amis, vos parents même, armés pour la défense, veillent sur les remparts où le canon résonne. En vain, l'ennemi enferme de tous côtés la capitale dans un cercle de fer et de feu, les fatigues, les privations, le froid, la faim la déciment; vivante nécropole elle va succomber sans doute malgré ses efforts héroïques; rien ne pourra troubler le repos de vos cendres; tous les flots des tempêtes humaines ne viennent-ils pas se briser et expirer sur le seuil des tombeaux? Ah! si l'impénétrable mystère de la mort vous a séparés des vivants, du moins dans la céleste patrie où tout est paix, lumière, harmonie, amour, priez, priez âmes bienheureuses pour la prompte délivrance de Paris et le salut de la France!

Le Mal

(ALLÉGORIE)

Epouvantable fléau qui sévit sur l'humanité depuis son origine, et que rien n'arrête dans sa marche.

Il prend toute espèce de formes, de figures, de langages; il emploie toutes sortes de moyens et d'armes pour séduire, entraîner, corrompre et perdre les hommes, et trouve toujours de nouveaux adeptes qui s'égarent dans le chemin de la vie en écoutant sa voix.

Quelquefois, le mal mène un char de triomphe, emporté par les passions, dans lequel s'entassent des hommes et des femmes de tout âge et de toute condition. Les malheureux ne voient pas : la Justice, la Ruine, la Maladie, la Mort, qui planent sur leurs têtes et qui, tout à coup faisant leur choix, s'abattent sur eux et les renversent dans un effroyable pêle-mêle.

Souvent le mal se cache; il fuit le grand jour, il ourdit ses complots, combine et pré-

médite dans l'ombre. Il est mystérieux comme les ténèbres ; ses replis sont tortueux comme ceux du serpent. La Religion, la Conscience, la Loi, le Bien ou la Vertu sont ses adversaires acharnés, implacables ; ils lui livrent de rudes combats, arrivent fréquemment à le vaincre, sans pouvoir parvenir à l'anéantir. Hydre de Lerne, ses têtes renaissent sans cesse dans l'humanité. Le Repentir lui enlève quelquefois des soldats qu'il avait enrôlés et qui, tout à coup, désertent ses rangs et passent dans le camp ennemi ; mais il se rit de ces désertions, car tous les vices auxquels il fait appel accourent à sa voix et trouvent promptement à combler les vides.

**Quels sont les meilleurs moyens de préserver
la jeunesse du matérialisme et de l'irréligion ?**

(SUJET MIS AU CONCOURS PAR UNE SOCIÉTÉ D'ENCOURAGEMENT
AU BIEN)

La Foi, les principes religieux s'en vont ; la famille se désunit, les mœurs se corrom-

pent, les convoitises grandissent, les mauvaises passions se déchaînent, la société s'effondre, telles sont les effroyables vérités qui retentissent jurement à nos oreilles.

Les âmes religieuses tournent vers le ciel leurs regards désolés et ne trouvent de consolation que dans l'espérance d'une vie meilleure; les moralistes, les philanthropes s'inquiètent, s'alarment, cherchent les causes du mal et les moyens d'y porter remède; et la jeunesse, c'est-à-dire les forces vives, l'espérance, l'avenir d'une nation, que fait-elle?

Railleuse, sceptique, la jeunesse s'étourdit dans les plaisirs, dissipe follement ses plus belles années, s'énerve dans les molles jouissances ou plus souvent encore se livre à tous les désordres d'une vie licencieuse. La jeunesse veut des satisfactions matérielles à tout prix, parce qu'elle ne croit plus aux biens éternels, aux destinées futures; parce que pour elle la mort est le dernier mot de la vie. Jouir ou mourir! La vie courte mais bonne! Voilà ses devises.

Quand l'argent me manquera pour satis-

faire mes goûts et mes désirs, s'écrie-t-elle quelquefois avec une amère ironie, à défaut de la mort naturelle, la balle d'un pistolet ou tout autre moyen me délivrera du fardeau de l'existence. Voilà le tableau! Voilà l'état de la société à la fin du dix-neuvième siècle! après les travaux, les efforts, les sacrifices sans nombre des générations précédentes pour nous frayer la voie; après les découvertes et les progrès des sciences, des arts, toutes les conquêtes de l'esprit, la marche incessante de la civilisation; après l'établissement des plus belles institutions philanthropiques pour le soulagement et l'amélioration de l'espèce humaine. Est-ce à dire que ce mal, si grand et si profond qu'il soit, dont les causes seraient trop longues à énumérer, est sans remède? Non, non à Dieu ne plaise; ne désespérons pas, le désespoir est un signe de faiblesse, et nous avons besoin de toutes nos forces pour opposer aujourd'hui une digue au torrent dévastateur qui menace de tout engloutir; non, non, ne désespérons pas, il y a encore de par le monde de si belles âmes, de

si excellentes natures, tant de gens dévoués au bien !

Quels sont les meilleurs moyens de combattre le mal, de préserver la jeunesse du matérialisme et de l'irréligion qui la détournent de ses devoirs ? Nous allons les examiner succinctement :

1^o Il faut régénérer l'homme à sa source par la femme. Il faut donner à la jeune fille une éducation chrétienne, élevée comme le divin Maître qui en a posé la doctrine, large comme son amour qui embrassait l'humanité tout entière, généreuse comme sa miséricorde qui pardonnait au plus grand pécheur et ne lui demandait qu'un cœur contrit et quelques larmes de repentir.

Il faut en même temps orner l'esprit de la jeune fille, cultiver son intelligence, lui donner une instruction solide afin de la détourner de cette frivolité, de cette coquetterie naturelles à son sexe, et qui tiennent une si grande place dans sa vie, quand elles ne lui font pas oublier, hélas ! ses devoirs les plus sacrés. Plus tard, cette jeune fille devenue

épouse et mère remplira dans toute leur éten-
due ses importants devoirs, sera autant que
possible la nourrice, mais toujours au moins
la première institutrice de ses enfants ; gra-
vera dans leur cœur les grands principes de
la religion et de la morale, y déposera le
germe des vertus chrétiennes pour le bien
de la société, où ils seront appelés à vivre, et
leur enseignera les connaissances élémen-
taires. Les maîtres n'auront plus qu'à déve-
lopper, à poursuivre une instruction si bien
commencée. Tout dépend des commence-
ments, et c'est surtout au début de l'existence
que la mère exerce son influence : salutaire
ou funeste.

Les grands hommes qui ont illustré leur
pays, ceux dont l'humanité s'honore, ont eu,
pour la plupart, de dignes et vertueuses mères.

2° Il faut revenir à des goûts plus simples,
à la vie de famille. Il n'y a plus aujourd'hui
de foyer domestique, on n'en connaît plus,
on n'en apprécie plus le charme et la dou-
ceur ; c'est une des principales causes de notre
mal social.

Que se passe-t-il, en effet, dans un grand nombre de familles? — Le mari a l'habitude de s'amuser au dehors; les estaminets, les réunions, les cercles sont ses passe-temps dans l'intervalle des travaux, des affaires. Le fils, à l'imitation du père, échappe le plus tôt possible à la surveillance importune de ses parents, pour se livrer loin d'eux, avec des compagnons de son âge, à des plaisirs de toutes sortes. Heureux quand il ne contracte pas les habitudes les plus funestes!

Il reste à l'épouse et mère, à la fille et sœur, délaissées, comme distractions : la lecture des romans enflammant l'imagination, faisant trouver les froides réalités plus tristes, plus décevantes; les séductions, les entraînements de la vanité pour combler le vide de leur cœur et les jalouses rivalités de la toilette dans leurs rapports avec les autres femmes. La maison divisée, sans lien, sans cohésion, où chacun vit pour soi, court à sa perte, à sa ruine.

Il faut donc aujourd'hui par tous les moyens possibles ramener la jeunesse à l'amour du foyer, en varier les occupations, les distrac-

tions pour le lui rendre agréable. Sans doute il faut bien le reconnaître, la multiplicité des besoins, la prodigieuse extension, la redoutable concurrence de l'industrie moderne, l'agglomération du capital ont nécessité et amené partout le travail en commun, dans des magasins, ateliers, manufactures, foyers de perdition dont nous voyons et déplorons chaque jour les tristes conséquences. Mais au moins que les parents et les maîtres par leurs exemples et leurs sages conseils cherchent à en atténuer les pernicieux effets. Au moins que les plaisirs se prennent en famille; ceux-là ne sont jamais dangereux et ce sont eux qui procurent encore ici-bas les meilleures et les plus pures jouissances. Pourquoi isoler la femme, créer le vide autour d'elle, lui enlever son doux privilège de maîtresse de maison? Dans la compagnie d'une femme bien élevée cependant, l'homme a tant à gagner. N'est-ce pas elle qui adoucit ses mœurs, le rend sociable, le forme aux bienséances, aux bonnes manières, qui lui donne en un mot le poli de l'éducation? Et puis n'est-ce pas encore au

foyer domestique que se contractent les bonnes habitudes, que se pratiquent journellement, simplement, ces vertus de dévouement, de générosité, d'abnégation, de désintéressement étalées sans cesse de nos jours dans les plus belles théories, mais qu'on ne se sent pas la force de mettre individuellement en pratique, parce que l'égoïsme est au fond des cœurs, parce que le *moi* domine le *nous*, parce qu'à quelques exceptions près, on ne sait plus aimer et se sacrifier pour autrui.

Que sont devenues les coutumes, les belles traditions de nos pères ? La vénération de l'aïeul, sa douce souveraineté dans chaque foyer; le respect pour le père et la mère, la politesse pour tous, les prières en commun si touchantes, si salutaires dans leurs effets ? Hélas ! elles ne sont plus que de lointains souvenirs dont nous ne voyons plus que de bien rares exemples pour les rappeler encore à notre mémoire. Avouons-le en toute sincérité, si nos pères savaient moins, ils vivaient plus sage ment, ils comprenaient mieux l'essentiel : la conduite de la vie.

3° Il faut que la critique fasse une guerre acharnée, implacable aux mauvais écrits, à ceux qui empoisonnent l'esprit, surtout celui de la jeunesse passionnée, ardente, inexpérimentée et par cela même plus facile à entraîner, à tromper. Si les ouvrages, attaquant faux de la religion, les principes fondamentaux de l'athéisme, prêchant les désolantes doctrines ainsi la source de tout bien, ne trouvaient plus de lecteurs avides; si les pièces de théâtre, où l'on étale impudemment (*sans but moralisateur bien entendu, sans moyens de faire rougir du vice et mieux apprécier la vertu*), où l'on étale, disons-nous, toutes les obscénités, toutes les plaies et les hontes sociales ne trouvaient plus de spectateurs pour les applaudir, quel pas immense serait fait dans notre régénération! Alors les écrivains et les artistes seraient forcés de ne mettre à jour que de bonnes et saines productions pour obtenir la faveur du souverain juge: le public. Ce goût délicat, ce sentiment du bien, du beau qui se reproduirait partout dans les œuvres, se tra-

duirait en actes, passerait naturellement dans les mœurs, dans les habitudes de la nation, et la rendrait grande, forte et noble, comme tout ce qui commande l'estime et le respect.

4^o Il faut évangéliser, instruire gratuitement les masses. Que tous ceux qui ont charge d'âmes redoublent d'ardeur ; qu'ils soient de zélés, d'infatigables apôtres du bien. Que l'on s'occupe plus sérieusement que jamais de l'amélioration physique et morale des classes laborieuses, pour éteindre en elles les convoitises, les jalousies d'autant plus vives aujourd'hui que le luxe augmente en haut ; que les désirs grandissent et que la foi s'en va en bas. Il faut détruire ces deux fléaux si menaçants pour la société, si désastreux dans leurs effets : l'ignorance et la misère. Pour arriver à ce résultat il faut vulgariser l'instruction élémentaire et avec elle des connaissances pratiques, usuelles propres à chaque profession ; à améliorer le travail et le sort du travailleur ; propres à multiplier, à féconder les ressources agricoles, industrielles et commerciales du pays.

Il faut semer, semer largement pour recueillir; ouvrir non-seulement des écoles, des cours, des chaires d'enseignement, mais fonder des bibliothèques, organiser partout des lectures publiques pour y faire connaître et apprécier les grands écrivains, ceux dont les idées et les pensées survivent au temps, parce qu'inspirées de Dieu, elles sont assises sur les bases immuables de la vérité et de la justice; en un mot, pour y répandre à profusion la semence des bons livres, de ceux qui chantent les merveilles de la création, instruisent et moralisent l'humanité ou la charment et la recréent agréablement.

Tels sont, croyons-nous, les meilleurs moyens de préserver la jeunesse du matérialisme et de l'irreligion, de la ramener à l'amour de ses devoirs en lui redonnant comme appui, comme ancre de salut les immortelles espérances!

L'Homme, pour être heureux, doit borner ses désirs, la Nature ayant borné ses jouissances.

La jouissance, ce mot résonnant si agréablement aux oreilles des hommes; résumant les satisfactions terrestres; rappelant aux uns les plaisirs de l'esprit, aux autres ceux des sens, au plus grand nombre les joies du cœur; la jouissance, après laquelle on court avidement, est beaucoup plus vive, plus large, plus étendue dans l'ordre intellectuel et moral que dans l'ordre matériel ou physique. Essayons de le prouver.

Illusion, mirage pour l'avare, pauvre en réalité, se refusant même le nécessaire afin d'augmenter son trésor que la mort, qui compte tous ses pas, lui ravira bientôt; la jouissance devient à la fois douce, pure, vive et profonde pour le philanthrope, l'homme de bien, dévoué à ses semblables. Des larmes séchées ici, une misère physique ou morale

soulagée là, dilatent son cœur et lui procurent de joyeuses émotions, d'indicibles ravissements. Si l'ingratitude et l'injustice des hommes viennent parfois assombrir sa pensée, attrister son âme, la reconnaissance pour quelques-uns de ses bienfaits, les satisfactions intérieures de sa conscience le dédommagent pleinement.

La jouissance pour celui-ci, favorisé de tous les dons de l'intelligence, consiste dans l'étude des connaissances humaines. Admireur passionné des œuvres divines, dans sa soif de connaître, d'apprécier, de juger, il boit à longs traits, il boit sans cesse avec délices à la coupe de la science, mais il s'aperçoit qu'elle est alimentée par une source intarissable, et la coupe encore pleine finit par échapper à ses lèvres avides.

Ce riche, avec son or, peut satisfaire toutes ses fantaisies : les hommes obéissent à ses volontés ; les choses sont immolées à ses plaisirs. Fastueux dans sa demeure, ses meubles, ses vêtements, il voudrait jouir complètement de tous les biens qu'il possède,

mais il voit avec peine, au contraire, qu'il ne pourra profiter en même temps que d'un petit nombre d'entre eux. Quelques vêtements suffisent à couvrir son corps ; s'il en voulait revêtir une trop grande quantité, il serait paralysé dans ses mouvements ou étouffé sous le poids. Il en pourra changer constamment il est vrai ; mais, esclave de la mode tyrannique, y gagnera-t-il toujours ? Que de fois il quittera un vêtement de bon goût, d'une coupe élégante et gracieuse pour un autre qui le rendra ridicule ! Dans son somptueux ameublement, un seul siège suffit à son repos. Le reste flatte ses yeux, sa vanité devant des envieux qu'il admet à partager ou à contempler son luxe. Sa table est chargée de mets succulents et variés. « Uses-en avec discrétion, lui dit son estomac, je ne puis supporter un poids trop lourd, sans quoi je te ferais souffrir, je développerais en toi des maladies qui pourraient abréger tes jours. » Son cerveau lui tient à peu près le même langage, et pourtant sa cave est pleine de vins exquis. « Prends

garde, lui dit-il aussi, mesure la dose du liquide, il ne m'en faut chaque jour qu'une bien petite quantité, sans quoi je trouble les fonctions vitales, je divague, je bats la campagne, je deviens dangereux et indiscret. » Cet homme possède en outre de grands biens, de vastes et beaux domaines. Eh bien ! quelle place y occupera-t-il ? Sur un seul point, celle de ses pieds. Il occupera personnellement moins de place encore pendant sa vie qu'après sa mort, car il lui faudra alors six pieds de terre pour la longueur de sa bière !

Ah ! au-delà de nos besoins, ne soyons pas ambitieux, sachons borner nos désirs. Ils ne pourront être pleinement réalisés et satisfaits que dans un monde meilleur parce qu'alors nos facultés y correspondront, parce qu'elles ne seront plus étroitement emprisonnées dans une enveloppe de chair qui s'use, se fatigue et dépérit si vite, parce qu'elles deviendront aussi vives, aussi puissantes, aussi multiples que nos jouissances, parce que celles-ci ne seront plus, comme ici-bas, empoisonnées à chaque instant par la crainte de

les voir s'évanouir, ou émoussées au contraire par la satiété, le dégoût provenant de la faiblesse de notre pauvre nature et qu'elles ne seront plus bornées par le temps et l'espace !



FIN

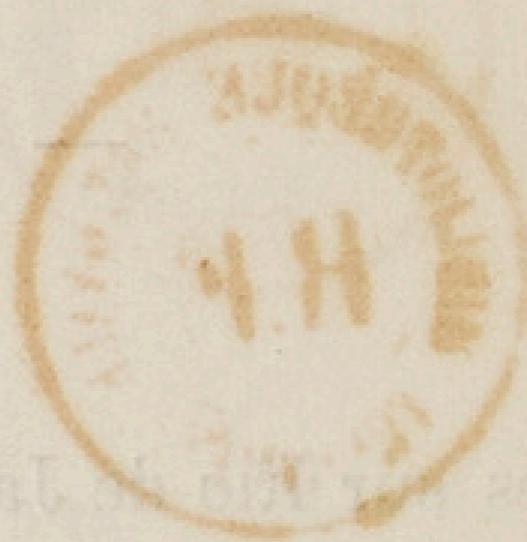
TABLE
DES
MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME



Pages.

Lettres inédites sur Rio de Janeiro (Brésil)....	1
Id. id. adressée à une Brésilienne sur l'Exposition universelle de 1867.....	69
Id. id. sur Vernon (Eure).....	81
La Foire de Vernon.....	85
Origine et Mémoires d'un fauteuil.....	98
Le Jour des Morts à Paris pendant le siège.....	107
Le Mal (allégorie)	118
Quels sont les meilleurs moyens de préserver la jeunesse du matérialisme et de l'irréligion... .	119
L'Homme, pour être heureux, doit borner ses désirs, la Nature ayant borné ses jouissances.	130

Evreux. — MONNIER, imprimeur lithographe.



1. (Bueno) 1870
2. (Bueno) 1870
3. (Bueno) 1870
4. (Bueno) 1870
5. (Bueno) 1870
6. (Bueno) 1870
7. (Bueno) 1870
8. (Bueno) 1870
9. (Bueno) 1870
10. (Bueno) 1870
11. (Bueno) 1870
12. (Bueno) 1870
13. (Bueno) 1870
14. (Bueno) 1870
15. (Bueno) 1870
16. (Bueno) 1870
17. (Bueno) 1870
18. (Bueno) 1870
19. (Bueno) 1870
20. (Bueno) 1870
21. (Bueno) 1870
22. (Bueno) 1870
23. (Bueno) 1870
24. (Bueno) 1870
25. (Bueno) 1870
26. (Bueno) 1870
27. (Bueno) 1870
28. (Bueno) 1870
29. (Bueno) 1870
30. (Bueno) 1870

